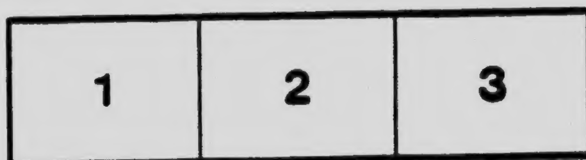
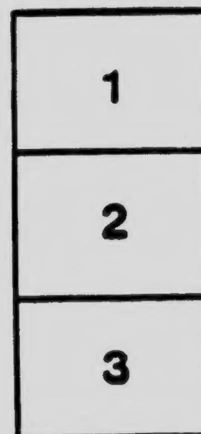
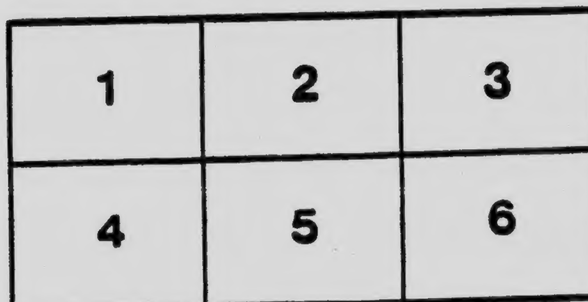

1
2
3


1
2
3


1
2
3
4
5
6

LE MANOIR MYSTÉRIEUX

OU

LES VICTIMES DE L'AMBITION

Roman historique canadien d'un intérêt palpitant.

Par FRÉDÉRIC HOUDE.

"Le Manoir Mystérieux" évoque l'histoire de l'avant dernière décade de la domination française au Canada. Gilles Hocquart, intendant de la colonie, de 1731 à 1748, est le héros du roman. L'intrigue se déroule entre Louiseville, Trois-Rivières et Québec dans une succession d'incidents qui amènent le dénouement fatal, et le châtiment des ambitieux, qui ont tout sacrifié pour parvenir : honneur, amour et patrie. Il n'est rien de touchant comme le martyre de cette admirable et noble Joséphine Pezard de la Touche que l'ambition d'un mari condamne à la folie et conduit à la mort.

Le doigt de Dieu était là pour punir Hocquart et son mauvais génie, Deschesnaux. Ce roman fait bien connaître les mœurs et coutumes du "bon vieux temps."

L'auteur, Frédéric Houde, est né à Louiseville en 1847. En 1879, il est propriétaire et directeur du "Nouveau-Monde" de Montréal, premier journal quotidien vendu à un sou, et du "Foyer Canadien" de Saint-Albans. A la même époque il est le député de Maskinongé aux Communes. Il mourut en 1884, à l'âge de 37 ans, à la veille de donner tout ce que son talent et son travail pouvaient faire attendre de lui.

M. Casimir Hébert, le sympathique libraire et linguiste, a écrit une préface intéressante à lire.

Le roman forme un volume in-12 de 250 p. p., sur un bon papier, avec couvert de luxe ; on y trouve les portraits de Frédéric Houde et de l'intendant Hocquart.

BIBLIOTHÈQUE
CANADIENNE

LE SORCIER DE L'ISLE D'ANTICOSTI

RÉCIT PAR

L'ABBÉ FERLAND

A LA RECHERCHE DE L'OR

Voyage au Yukon par J. DE VILLERS

AU PAYS DE LA LOUISIANE

NOUVELLE



MONTRÉAL
Imprimerie Bilaudeau, éditeurs
71-73, rue des Commissaires

LA BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



La littérature canadienne existe puisqu'on discute sa valeur. Sans doute, nous n'avons pas de chefs-d'œuvre à prêter, mais le jour où les dénigreurs de la race se mettront sérieusement à pondre, nous aurons beaucoup de chefs-d'œuvre—à leur goût.

En attendant l'âge d'or de notre littérature, l'Imprimerie Bilaudeau publiera sous le titre général de "Bibliothèque Canadienne" une série de petits volumes à la moyenne d'un par mois, pour faire connaître les œuvres littéraires de nos principaux auteurs.

Le choix irréprochable des sujets rendra cette "Bibliothèque" particulièrement attrayante pour la jeunesse. Elle y trouvera une peinture fidèle des mœurs et des coutumes de notre race, de fortes leçons historiques, l'amour du sol natal et de toutes nos traditions.

Le prochain volume contiendra plusieurs nouvelles captivantes, entre autres:

Les NOCES d'HORACE

PASTORALE CANADIENNE

NOS VETERANS DE 1812

RECIT

DEUX ENFANTS SAUVAGES

CONTE

LE LAPIN ET LA FRUITIERE

CHANSONNETTE

Sur l'air: *La Boulangère a des écus.*

Enfants, je vais vous raconter
Une drôle d'histoire,
Non pas que je vais inventer,
Ça, vous pouvez me croire.
C'est une histoire de visu...
J'ai vu, de mes deux yeux, vu,
Oui, vous pouvez me croire.

Un lapin s'était échappé
Des mains d'une fruitière,
Et s'enfuyait, quoique éclopé,
D'une allure légère,
Sautant, haletant, éperdu.
J'ai vu, de mes deux yeux, vu,
Son allure légère.

Il se sauvait tout effaré,
Mais sans perdre la tête.
Juste! l'auto était préparé...
A monter il s'apprête:
J'ignore s'il fut bien reçu.
J'ai vu, de mes deux yeux, vu,
Qu'à monter il s'apprête.

Hélas! que va-t-il devenir!
N'est-ce point un piège?
Va-t-il vivre?. Va-t-il mourir?
Voilà qu'on l'assiège.
Oh! quel affreux tohu-bohu!
J'ai vu, de mes deux yeux, vu,
J'ai vu qu'on l'assiège.

A qui va-t-il appartenir?
Voyez-vous la fruitière,
Qui veut le faire revenir?
Elle court en colère;
Mais psitt! l'auto a disparu.
J'ai vu, de mes deux yeux, vu
Oui, j'ai vu sa colère.

Quelqu'un qui le vit extorquer
M'a juré sur parole
Qu'il fut, sitôt le débarquer
Mis à la casserole...
On s'était lestement pourvu!
J'ai vu, de mes deux yeux, vu,
J'ai vu la casserole.

Il eut grand tort, le bon enfant,
D'abandonner son gîte.
On ne sait pas ce que l'on prend,
On sait ce que l'on quitte:
Rester, peut-être, eût mieux valu.
J'ai vu, de mes deux yeux, vu,
Ce trait que je vous cite.

MME C. DORÉ.

A LA VIOLETTE

Sans faste et sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'oeil cherche encore ta fleur
Quand l'odorat l'a devinée.

Sous les pieds ingrats des passants,
Souvent tu péris sans défense :
Ainsi sous les coups des méchants,
Meurt quelquefois l'humble innocence.

C. DUBOIS.

LE SORCIER DE L'ISLE D'ANTICOSTI

I

Dans les premiers jours de septembre 1852, je m'embarquais sur la "Doris", afin de visiter, pour la première fois, les côtes désertes et inhospitalières de l'île d'Anticosti. Peu élevée, bordée de récifs et souvent couverte de brumes épaisses, cette terre est fort dangereuse pour les bâtiments qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent ou qui en sortent. L'automne et le printemps, les vents soufflent avec une extrême violence sur la mer voisine; aussi de nombreux naufrages ont rendu tristement célèbre le nom de l'île d'Anticosti.

Autrefois, quand un vaisseau venait se briser à la côte, les hommes de l'équipage, qui n'étaient pas engloutis par les flots ou broyés par les rochers, étaient condamnés à périr de faim et de froid, sans pouvoir espérer de secours. Les sinistres de ce genre devenaient si fréquents et si désastreux, à mesure que le commerce du pays s'étendait au dehors, que la législature du Bas-Canada dut s'occuper de les prévenir, ou du moins de venir en aide aux matelots naufragés. Depuis quinze à vingt ans, deux phares ont été bâtis sur la côte méridionale d'Anticosti, par les soins du gouvernement provincial. Ils sont à trente lieues l'un de l'autre; le premier s'élève sur la pointe est de l'île, et le second sur la pointe sud-ouest. Ce sont des tours de soixante-dix à quatre-vingts pieds de hauteur, couronnées par un fanal monstre, dont la lumière sert à signaler aux navigateurs deux des points les plus dangereux de l'île. Chacun de ces phares est à cinq ou six étages; l'appartement le plus rapproché du fanal renferme

l'huile et une partie des appareils qui font tourne les réverbères. Dans les étages inférieurs sont dé posés des vivres, réservés pour les besoins des mate lots et des voyageurs que quelque accident jetterai sur l'île. Deux autres dépôts ont été établis pour la même fin, l'un à la rivière Jupiter ou rivière aux Chaloupes, à mi-chemin entre les deux phares, e l'autre à dix lieues au-dessus de la pointe du sud-ouest, vers le fond de la baie de Gamache.

Le vapeur à hélice la "Doris" allait distribuer les provisions d'huile, de lard et de farine, avant les gros temps de l'équinoxe; il portait quelques membres du bureau de la Trinité, chargés de visiter les établissements confiés à leur surveillance. Quoique ma mission fût d'un ordre tout différent, j'avais obtenu la permission de prendre passage à bord du même bâtiment, sur lequel messieurs les commissaires me témoignaient la plus franche amitié.

Nous n'avions plus qu'une étape à visiter dans l'île, celle de la baie de Gamache ; j'avais hâte d'y arriver, car depuis nombre d'années le nom du sieur Gamache retentissait à mes oreilles, sans que j'eusse trouvé l'occasion de voir le personnage lui-même. Il n'est pas un pilote du Saint-Laurent, pas un matelot canadien, qui ne connaisse Gamache de réputation; de Québec à Gaspé, il n'est pas une paroisse où l'on ne répète de merveilleuses histoires sur son compte. Dans les récits populaires, il est représenté comme le beau idéal d'un forban, moitié ogre et moitié loup-garou, qui jouit de l'amitié et de la protection spéciale d'un démon familier. On l'a vu debout sur un banc de sa chaloupe, commander au diable d'apporter un plein bonnet de bon vent; un instant après, la chaloupe de Gamache faisait vent arrière, les voiles pleines, sur une mer unie comme une glace, tandis que, tout autour, les autres embarcations dormaient sur l'eau, sur un calme plat.

Pendant un voyage qu'il fit à Rimouski, il donna un grand souper au démon, non pas à un diablotin de seconde classe, mais au bourgeois lui-même. Seul avec ses compagnons invisibles, il a massacré des équipages entiers et s'est ainsi emparé de riches cargaisons. Vivement poursuivi par un bâtiment de la compagnie des postes du Roi, il a disparu avec sa goélette, au moment où il allait être saisi, et l'on n'a plus aperçu qu'une flamme bleuâtre dansant sur les eaux. Voilà la substance de bien des légendes que, le soir à la lumière des étoiles, les matelots débitent sur le gaillard d'avant, et qui se répètent, au coin du feu, dans les réunions de village.

Sur ces récits merveilleux s'était élevée et avait grandi la réputation du redoutable sorcier; aussi la plupart des voyageurs auraient-ils aimé mieux escalader la citadelle de Québec que d'approcher, pendant la nuit, de la maison de Gamache.

Ces contes avaient été accueillis même sur les navires anglais, qui, dans la traversée entre la Grande-Bretagne et le Canada, sont forcés de côtoyer l'île d'Anticosti. Un de mes compagnons de voyage, ancien officier de la marine royale, en arrivant dans ce pays, il y a environ quinze ans, fut tout étonné, lorsqu'il passa vis-à-vis de l'île d'Antiscosti, d'entendre les récits des matelots anglais sur le compte du terrible Gamache. Les fables les plus merveilleuses étaient débitées par un marchand juif, de Montréal, qui, pendant deux jours, fut dans des transes continuelles, tant il craignait d'être mis à la broche et dévoré à belles dents dans l'antre du polyphème d'Anticosti.

II

La "Doris", arrêtée par une brume épaisse, avait mouillé au large de la baie de Gamache. Vers les huit heures du matin, les bancs de brume se dis-

persent sous le souffle d'un vent frais, et un solei brillant nous laisse apercevoir, à une lieue de distance, les deux caps qui marquent l'entrée de la baie Nous doublons la pointe à l'Aigle, et devant nous s déroule, sur une longueur de cinq milles, une bell nappe d'eau, abritée contre tous les vents, à l'exception de ceux qui viennent du sud. Nous entrons dan la baie de Gamache, seul port de l'île d'Antiscosti Sur un côteau, qui s'étend au fond de la baie, brillent, par leur blancheur, des édifices groupés en forme de village; il n'y a là cependant que la maison, les granges et les hangars du maître du lieu. Ils sont sur les bords d'une petite rivière, qui serpente au milieu de belles prairies, et se décharge à la mer, tout près de la maison.

Dans les eaux de la baie il y a chasse et pêche en abondance; à notre passage se lèvent canards, sarcelles, huards, outardes. Dès que nous avons jeté l'ancre, des loups-marins s'approchent; se tenant à une distance respectueuse, ils examinent attentivement, et avec un certain air d'intelligence, la masse noir qui, au milieu de flots d'écume, lance le feu et la fumée. Ils la prennent sans doute pour quelque baleine extraordinaire, qui vient envahir leur paisible domaine; aussi ont-ils la prudence de se tenir hors de la portée de sa queue et de ses lourdes mâchoires.

A peine avons-nous mis pied à terre, qu'un homme, en cheveux blancs, mais encore vert et vigoureux, s'avance vers nous et vient me saisir la main avec une énergique cordialité. " C'est à vous le premier que je dois donner la main, monsieur le curé; soyez le bienvenu. Excusez, messieurs, mais je dois commencer par mon prêtre." C'était Louis-Olivier Gamache, maître du lieu. A son compte, notre hôte avait alors soixante-huit ans; il était plein de feu et d'activité, parlait fort et ferme, et s'occupait

de ses affaires avec tout l'entrain d'un jeune homme. "Voyez-vous, messieurs, on est porté à vivre vieux ici", nous répondit-il, lorsque nous le complimentions de sa vigueur ; "l'air de la mer entretient la santé. Regardez mon poulain, là-bas: il ne songe pas encore à mourir. Ce n'est pourtant plus une "jeunesse", car il avait six ans quand il arriva ici, il y a bientôt vingt-neuf ans."

La maison consistant en un rez-de-chaussée surmonté d'un étage et d'une mansarde, était un véritable arsenal. Dans la chambre voisine de la porte d'entrée, je comptai douze fusils, dont plusieurs étaient à deux coups. Chargés et amorcés, ils étaient suspendus aux poutres et aux cloisons, au milieu d'épées, de sabres, de piques, de baïonnettes, de pistolets. Chaque appartement, même dans les mansardes, renfermait au moins deux ou trois fusils. De plus, toutes les précautions avaient été prises pour empêcher les étrangers d'entrer sans la permission du maître; toutes les portes et les fenêtres se fermaient de manière à pouvoir être solidement barricadées et à résister aux efforts d'un ennemi placé à l'extérieur. Au moyen de ces arrangements, deux ou trois hommes, retirés dans la maison, auraient pu soutenir un siège régulier contre une douzaine d'assaillants. Près du perron, un canon était monté sur un affût de mauvaise mine; mais il n'était guère en état que de faire du bruit.

Tenus avec un soin et une propreté remarquables, les hangars contenaient de longues rangées de barils, de seaux, de barriques et d'épaves de tout genre. "Mes étables ne renferment plus d'animaux," nous dit Gamache, en nous les indiquant de la main; "avant la mort de la bonne femme, j'avais ordinairement quatorze à quinze vaches; par défaut de soins tout a fondu, depuis qu'elle n'y est plus pour veiller sur le "train." Je vois bien que je serai

forcé de me marier une troisième fois. Je pen monsieur le curé, que si vous pouviez me trouv à Québec, une femme qui voudrait devenir madan Gamache, vous me rendriez service et à elle aus peut-être." Je n'osai promettre que je m'occup rais de l'affaire ; je n'en avais point le temps, et d'a leurs je n'avais aucun espoir de trouver une pe sonne qui voulût consentir à être maîtresse de manoir, à condition d'y passer presque toute l'ann dans un complet isolement. Les absences du bou geois étaient fréquentes: durant l'été, il naviguai en hiver, il courait les bois pour la chasse.

Sa seconde femme est morte pendant qu'il éta dans la forêt, occupé à tendre et à visiter des pi ges. Quand il rentra à la maison, après une absenc de deux semaines, il ne trouva plus qu'un cadavr glacé et roidi, auprès duquel se pressaient, exténu de faim et transis de froid, ses deux petits enfant âgés l'un de cinq ans et l'autre de six. "Voil comme on me trouvera quelque bon jour; chacu aura son tour. Eh bien! puisqu'elle est morte, faut l'enterrer." Ce fut la seule remarque qu'il f au chasseur qui l'accompagnait ; il avait cependan toujours témoigné à sa femme de la bonté et de l'af fection.

Pendant les quelques heures que nous passâme en ce lieu, nos préjugés contre Gamache se dissipè rent. Dans sa personne, les dehors étaient rudes mais le fond du cœur était bon. Il était le premier à rire des moyens qu'il avait employés pour acquérir sa terrible renommée, et il se félicitait de la sécu rité qu'elle lui procurait dans son poste périlleux Nous pûmes recueillir de sa bouche quelques dé tails sur sa vie et, en particulier, sur les espiègle ries qui avaient rendu son nom célèbre dans les quartiers d'alentour.

III

Louis-Olivier Gamache naquit à l'Islet, vers 1784, d'une famille originaire de Saint-Illier-la-Ville, dans le diocèse de Chartres. Ses ancêtres s'établirent, il y a près de deux cents ans, dans la côte de Beaupré, d'où ils passèrent sur la rive méridionale du Saint-Laurent. C'est d'un membre de cette famille que le fief de Gamache a reçu son nom.

D'un caractère ardent et avantureux, le jeune Olivier quitta ses parents à l'âge de onze ans, pour s'engager comme mousse à bord d'une frégate anglaise; son éducation se fit dans les haubans et sous la direction de la garcette. Aussi, quand il revint au pays, après avoir servi pendant de longues années dans la marine royale, il rapporta toute l'intrépidité et en même temps toute la rudesse d'un vieux matelot anglais. N'ayant point réussi dans le négoce qu'il entreprit d'abord à Rimouski, il alla se fixer dans l'île d'Anticosti, au fond de la baie qui porte aujourd'hui son nom; il acheta cet établissement d'un sieur Hamel, qui y avait résidé assez longtemps.

Cette situation était conforme aux goûts de Gamache, car il aimait l'indépendance; il pouvait, en ce lieu, se livrer à ses occupations favorites, la pêche, la chasse, la navigation. Seul avec sa femme, ses enfants et un ou deux serviteurs, il passait six mois d'un long hiver sans avoir de rapports avec le reste du monde. Ses plus proches voisins, placés à dix lieues de lui, vivaient dans un semblable isolement.

En été sa baie était visitée par des navires cherchant un havre, et quelquefois par des coureurs d'aventures. Par suite de l'éloignement de tout secours, sa maison était exposée à des attaques de la part de ces derniers; il songea donc à la mettre à l'abri d'un coup de main, en multipliant les moyens

de défense et en attachant à son nom le prestige d'un
terreur superstitieuse.

Une veine de plaisanterie se cachait souvent a
fond des mesures qu'employait Gamache pour s
faire craindre. Arrivant un jour à Rimouski apr
un jeûne forcé, il s'arrête à une auberge et deman
qu'on prépare à souper pour deux personnes, dan
une chambre séparée. Le souper est servi; selo
ses ordres, deux couverts sont placés sur la table.

—"Mais, qui attendez-vous pour souper? de
manda l'hôtelière.

—"Est-ce que cela vous regarde ? vous sere
payée comme il faut; c'est assez. Retirez-vous, e
ne rentrez point sans que je vous appelle."

Le prétendu sorcier ferme soigneusement la
porte. Après s'être acquitté noblement de la tâch
de bon mangeur, il appelle l'hôtesse, qui fauli
perdre connaissance en entrant dans la chambre
La porte est bien restée jusque-là fermée; et ce-
pendant voilà deux chaises auprès de la table, les
deux couverts sont servi, et, qui plus est, un seul
homme n'aurait jamais eu le courage de manger
tout ce qui avait été mis sur la nappe.

Le lendemain matin, tout le canton était informé
que Gamache avait passé la veillée avec le diable.
On les avait entendus parler tout bas, et bien des
circonstances mystérieuses avaient été remarquées;
mais on n'osait pas les répéter. Gamache riait sous
cape et se disait tout bas:

Eh bien! mes L......s, puisque vous êtes si
bêtes, on va mettre une double charge à la peur".

—Madame, ce soir, je veux encore un souper
pour deux, entendez-vous? je ne dînerai pas ici,
mais j'y souperai." A six heures, le souper était servi.
En entrant dans la maison, Gamache aperçoit un
groupe d'hommes et de femmes qui s'éloignent de
lui à son passage.

—" Est-il venu un monsieur habillé tout en noir?" demanda-t-il à l'hôtesse. " Pas vu ", répond celle-ci en tremblant. —" N'importe, je vais attendre; tenez ma porte fermée ". Depuis quelques minutes les curieux chuchotaient dans la cuisine, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit, sans que personne se montrât. Gamache, au moyen d'un bâton armé d'une longue ficelle, avait fait l'opération, tout en restant à l'autre extrémité de la salle à manger. Pâles de frayeur, hommes, femmes, enfants s'enfuient par les portes et par les fenêtres; Gamache est resté maître du champ de bataille; il se présente devant l'hôtesse, toute tremblante, après la fuite précipitée des compères et des commères. —" Eh bien! madame, vous n'avez pas encore vu venir le monsieur en noir?" —Non, personne ne l'a vu. —" N'importe, il paiera toujours son écot, et je souperai pour lui et pour moi."

Après ce fait, passé devant beaucoup de témoins, personne dans la paroisse de Rimouski n'aurait osé soutenir que le sorcier d'Anticosti n'avait pas des rapports intimes avec sa majesté satanique.

De temps à autre, Gamache visitait les Montagnais de la côte du Nord, pour traiter avec eux, quoique des voyageurs ne fussent pas sans danger pour lui. Voici pourquoi: la compagnie des postes du Roi prétendait avoir le privilège exclusif de faire le commerce des pelleteries au nord du Saint-Laurent, et menait assez durement les caboteurs qui s'aventuraient sur ses prétendus domaines. Elevé à l'école des Anglais, Gamache s'était déclaré l'ennemi des monopoles; dans les courses qu'il entreprenait avec sa goélette, légère et fine voilière, il usait, à l'exemple de ses modèles, du droit de trafiquer avec le monde entier. Comme il aimait à faire les choses franchement, il allait étaler ses marchandises à la barbe des employés de la compagnie, dont il mépri-

sait les menaces, quand leurs forces n'étaient p doubles des siennes. Il était d'ailleurs assuré de tr ver, dans l'occasion, des défenseurs parmi les sauv ges, qui favorisaient souvent les traiteurs.

Un jour que sa goélette était mouillée dans port de Mingan, au milieu d'un cercle de can montagnais, et que le trafic allait rondement, u voile apparaît au loin et semble se rapprocher a sez vite. L'œil exercé du vieux loup de mer a r connu un bâtiment armé, dont il a déjà plusieurs f éludé la poursuite.—A demain, de bonne heure, m amis," crie-t-il aux sauvages : "ne vous éloign pas trop ; nous reprendrons les affaires, quand j'aur donné l'air d'aller à ces messieurs."

L'ancre est levée, et pendant que l'ennemi cou une bordée pour venir tomber sur sa proie, la flott de canots a disparu, et la goélette glisse rapidemen hors du port, toutes les voiles déployées. Le cro seur se met à sa poursuite, espérant bientôt la r joindre; mais il avait compté sans Gamache, habil pilote, qui réussit à conserver l'avance prise au dé part. Cependant la nuit se fait, et bientôt les deu bâtiments ne sont plus que deux ombres perdue sur la surface des eaux. —"Voilà le bon temps" observe Gamache, en s'adressant à son compagnon "attise le feu dans la cambuse pour que ces gredins là voient la flamme tout à clair. —Bien. —A pré sent, il faut les faire courir après ce feu-follet". I lie ensemble quelques bouts de planches pour en former un radeau; les tisons enflammés de la cam- buse sont enfoncé dns un baril de goudron, qu'il cloue solidement au radeau, et le phare flottant est descendu avec précaution à la mer.

—"Bon! là, mon garçon; largue l'amarre qui tient le radeau. Pendant qu'ils vont s'amuser à le rejoindre, nous allons courir quelques bordées pour aller reprendre notre place dans le port de Mingan.

Ils ne sont pas assez futés pour venir nous chercher là."

Grande fut la découverte des officiers du croiseur, quand, après une chasse prolongée, ils arrivèrent à un petit feu qui semblait se nourrir des eaux de la mer. La poursuite fut continuée au hasard vers le sud, avec le seul résultat de persuader aux matelots que Gamache s'était échappé sous la forme d'un feu-follet. Grande fut aussi la surprise des commis de Mingan, lorsque, le matin du jour suivant, ils aperçurent la goélette chassée la veille, tranquillement mouillée à la place qu'elle avait occupée, quelques heures auparavant, et environnée d'un triple rang de canots montagnais.

Quoique Gamache se confiât à la générosité de la tribu montagnaise en général, il y avait cependant des circonstances où il se mettait en garde contre les individus.

Un jour, il était seul, tout à fait seul, dans son établissement, quand un canot sauvage, jusque-là caché par les rochers, aborda à la grève voisine. Un énorme montagnais en débarque, et, armé jusqu'aux dents, s'avance d'un pas ferme vers la maison. Comme il était déjà sous l'influence de l'eau-de-vie, il était à craindre qu'il ne voulût user de sa force pour remplir la bouteille vide qu'il portait. Gamache n'était plus d'âge à lutter corps à corps contre un si vigoureux gaillard. Son parti est de suite pris; il ne faut pas que l'ennemi entre en maître dans sa forteresse. Il se poste sur le seuil de la porte, une carabine au bras et deux ou trois fusils à ses côtés. —"Arrête! Je te défends d'avancer!" Il lance ces mots avec sa plus grosse voix, sans troubler aucunement l'étranger qui continue sa marche. —"Si tu fais un pas de plus, je te tue!" Le pas est fait; mais avant que le sauvage ait pu en faire un second, il tombe frappé d'une balle à la cuisse. Gamache

est déjà à ses côtés; après avoir désarmé le blessé le charge sur ses épaules, le porte à sa maison, lave bande sa plaie, puis l'étend sur une paillasse. l serviteurs furent tout surpris, en entrant au log d'y trouver un malade servi avec le plus grand s par leur bourgeois.

Quand la blessure du montagnais fut guér son hôte l'avertit qu'il était temps de partir, et conduisit à la grève. "Tiens", lui dit-il, "voilà t canot et des provisions que je te donne; mais écou bien, sac .. rum que tu es ; si tu entends jamais di que Gamache est seul à la maison, ne te montre p ici ; car cette fois-là, je te mettrai une balle dans tête, aussi sûr que j'en ai mis une dans ta cuis d'ours." La leçon eut son effet, et sur le blessé et s les rôdeurs de sa tribu.

La rude réception faite au sauvage montagna était un cas exceptionnel; car Gamache accueilla ordinairement les étrangers avec hospitalité quan il ne se défiait point de leurs intentions. —"Quel quefois, cependant", disait-il, "il m'est arrivé d f....r une bonne peur à ceux qui paraissaient m craindre."

IV

Pendant une tempête qui avait rendu la mer furieuse, un jeune pilote, ne pouvant plus tenir au large dans sa chaloupe, se jeta, de désespoir, dans la baie de Gamache. Il avait entendu les mille et un rapports qui circulaient sur ce redoutable individu; aussi ne fallait-il rien moins que la crainte d'une mort certaine en pleine mer, pour l'engager à se hasarder dans le repaire du tigre. Il aurait pu rester sur sa chaloupe; mais ce dessein lui paraissait plein de dangers. Gamache était sur la grève et l'invitait à descendre ; il était moins périlleux de lui témoigner un peu de confiance que de paraître s'en dé-

fier. Après avoir mis sa chaloupe en lieu de sûreté, le pilote s'avance en tremblant vers la maison, où il a été devancé par le maître du lieu.

"Soyez le bienvenu", dit celui-ci, en serrant la main de l'étranger, "je suis bien aise de vous voir. Il y a quelque temps que je n'ai point reçu de nouvelles du monde: vous allez m'en donner. Entrez; nous jaserons un peu pendant que la bonne femme nous préparera à souper."

Les premiers regards du jeune homme tombent sur un pan de cloison garni d'armes, depuis le haut jusqu'au bas. Cette vue le glace; il aurait préféré être couché au fond de sa chaloupe, quand même il eût fallut être balloté par la mer la plus furieuse; mais il avait donné dans le piège, il n'y avait plus moyen de reculer. Le souper et la veillée se passent assez gaiement; le pilote contait de son mieux ses meilleures histoires. Après avoir remercié son hôte, il veut retourner à sa chaloupe pour y coucher. —"Non, mon ami, tu ne partiras pas; la mer est trop grosse au large, la nuit est froide et humide; puisque tu ne peux pas sortir de la baie, tu n'iras pas coucher dans ta chaloupe. J'ai en haut un bon coin pour toi. Demain tu partiras, si tu es encore en vie." Impossible à l'étranger de rejeter cette invitation pressante, sans offenser celui qui l'a si bien accueilli; il faut s'exécuter. Un escalier étroit et rapide conduit, par dehors, à la mansarde. "Tiens, dors aussi fort et aussi longtemps que tu pourras. Le lit est mou ; il y a dans ce lit de plume le duvet de bien du gibier : car, vois-tu, j'ai la main sûre ; je ne manque jamais mon coup quand je tire un fusil."

En se retirant, Gamache ferme la porte à l'extérieur; il n'y a plus moyen d'échapper à cette main ferme et sûre. Aussi, la prière du voyageur se fait plus longue qu'à l'ordinaire; il veut se tenir éveillé pour le moment où arrivera le danger. Hélas! Il est

bien jeune encore pour mourir sitôt. Et sa pau
mère! qui en prendra soin dans sa vieillesse? I
jette tout habillé sur son lit, se promettant bien
ne pas clore l'œil; mais bientôt il succombe sou
fatigue et les émotions de la journée, et il dort p
fondément.

Jusque dans son sommeil, la terreur le suit.
rêve: à travers mille périls, il s'est échappé de la
verne d'un géant; vivement poursuivi, il a devan
son bourreau, il s'est jeté dans sa chaloupe; la vo
est hissée, un moment encore, et il est sauvé, qua
un coup vigoureux, appliqué contre la cloison,
rappelle à la réalité de sa position. C'est bien G
mache lui-même qui se penche vers lui, et qui tie
une lanterne d'une main et un fusil de l'autre. C'
donc bien vrai, tout ce qu'on a dit de cet homm
"Ah! te voilà déjà réveillé! Mais comme tu
blême! Je gage qu'on t'a dit que Gamache tuait l
gens. Eh bien! lâche, je viens te donner le derni
coup "!... Il lève le fusil, et le suspend à deux clo
enfoncés dans la cloison; puis tirant de sa poc
un verre et un flacon d'eau-de-vie, il remplit le verr
boit à la santé de l'étranger, et l'invite à rendre
compliment: —" Tiens, prends un bon coup,
dormiras ensuite; et si Gamache vient t'attaqu
cette nuit, tu te défendras; voilà, au-dessus de ta têt
un fusil chargé que je t'ai apporté exprès."

—" Eh bien! camarade ", dit le maître de la m
son à son hôte, en le voyant descendre tout joyeu
le lendemain matin, "tu avais peur, hier au soir ;
m'en suis bien aperçu: j'ai voulu te la donner bonn
quand j'ai été te voir. Tu me connais à présent;
si jamais des peureux te disent que Gamache tu
les voyageurs, tu leur répondras qu'ils en ont men
ti!... Tu vois bien que le diable n'est pas aussi noi
qu'on le dépeint "!

V

Nous étions arrivés à la même conclusion, lorsque nous laissâmes le sieur Gamache pour retourner à notre bâtiment. Je n'ai point revu depuis le sorcier d'Anticosti. Au mois de septembre dernier (1854), il est mort, comme sa femme, seul, et sans secours. Depuis plusieurs semaines, personne n'avait visité son établissement ; lorsque, au bout de ce temps, des voyageurs entrèrent dans la maison, ils ne trouvèrent plus que le cadavre de Louis-Olivier Gamache.

Abbé FERLAND.

o

UNE LEGENDE RUSSE

La veille du Jour de l'An, le Père Eternel donnait une grande fête dans son palais de nuages et d'azur.

Toutes les Vertus y furent invitées, les Vertus seules; pas de messieurs, rien que des dames.

Il vint beaucoup de Vertus, des grandes et des petites; les petites étaient plus aimables que les grandes, mais toutes semblaient s'entendre à merveille et se connaître intimement.

Mais voilà que le Père Eternel remarque deux belles dames qui n'avaient pas l'air de se connaître du tout. Le maître du Paradis prit l'une de ces dames par la main et, galamment, la mena vers l'autre.

—La Bienfaisance, dit-il en désignant la première.

—La Reconnaissance, ajouta-t-il en montrant l'autre.

Les deux Vertus furent bien étonnées; depuis le commencement du monde, elles se rencontraient pour la première fois.

LA PAUVRETE

Il faut bien prendre garde de se laisser pers
der que tout homme qui est pauvre l'est certai
ment par sa faute.

Ceux qui parlent ainsi ont peu d'expérience
encore moins d'imagination; souvent ils se sont f
mé cette opinion d'après l'observation superficie
de ce qui se passe autour d'eux dans un cercle p
étendu. S'ils avaient habité quelque centre de pop
lation important, ou exercé les fonctions de co
missaire de charité, ils penseraient et parleraie
tout autrement.

Les causes de la pauvreté sont très nombreus
très variées, et la plupart d'entre nous ont connu
connaissent encore des personnes réduites à la pl
extrême misère sans qu'elles aient à se faire le moi
dre reproche.[1]

Soupçonner un homme ou une femme, privés
toute ressource, d'avoir été conduits là par paresse
par vice, c'est bientôt fait; affirmer que tout indi
du qui veut travailler le peut, et que quiconque
du travail peut suffire à ses besoins, et même écon
miser, c'est bientôt dit. Mais, outre qu'on est da
l'erreur, on s'expose à détruire en soi le vrai sent
ment de la charité et à l'affaiblir chez les autres.

———o———

LE VRAI BONHEUR

S'il fallait choisir entre le sort de l'homme qu
sans aucun mérite, aurait tout obtenu de la fortun
et la condition de celui qui, sans rien obtenir, aura
tout mérité, il vaudrait beaucoup mieux être malheu
reux comme celui-ci qu'heureux comme celui-là,
vrai bonheur étant impossible là où manquent l
dignité, l'élévation morale, l'estime de soi-même.

CHS WADDINGTON.

LE BONHEUR

Au renouvellement de l'année, chacun s'empresse de dire " que le bonheur soit avec vous," en vous "souhaitant un heureuse année." Il convient alors de ne pas s'en tenir à un simple vœu et de s'occuper de tout ce qui peut faire notre bonheur.

Quoique M. Lavedan dise que " on est heureux quand on ne cherche pas à l'être," nous croyons que c'est plutôt là une exception et qu'il vaut mieux, pour la plupart, s'en occuper, y mettre de la volonté, afin de prendre les moyens de le réaliser.

Il est imprécis et fugitif. Le bonheur, n'est-ce point l'oiseau bleu qu'on voudrait toujours tenir au creux de ses mains et qui s'envole dès qu'on le saisit? N'est-ce point la féconde et charmante illusion..., l'indestructible et miraculeux espoir, et, en somme, notre meilleure raison de nous passionner sur cette terre et de trouver du goût à la vie ?

Soyez heureux, cela veut dire: suivez la vraie vocation de tout être humain qui, à peine né, aspire ardemment au bonheur, et faites en sorte d'approcher de ce spectre sublime, de le frôler avec des doigts purs, de l'emprisonner dévotement pour qu'il ne vous échappe plus...

Aimez le bonheur pour qu'il vous aime...

Donnez aux autres à foison la divine chimère; répandez-la avec ferveur, comme une manne céleste; ne croyez pas au pouvoir des méchants, qui est toujours éphémère, et vivez dans cet état d'attente heureuse, qui est le bonheur des sages..., ou, plutôt, vivez dans cette philosophie sereine qui sait limiter ses ambitions et se contente d'un sort acceptable.

Répétez constamment avec Soulary:

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'
rêve

Vous vous souvenez du mot de cette gran
dame du dix-huitième siècle, qui, apercevant s
premières rides dans la glace, disait, non sans m
lancolie:

—Quand on songe que, dans dix ans, je regr
terai ce visage-là!...

Le bonheur est comme cette figure mûrissant
il faut l'accepter avec ses rides, ses défectuosités,
se hâter pendant qu'il en est temps encore.

Je crois que, pour connaître et garder le bo
heur, il est nécessaire qu'une certaine simplicité
cœur, beaucoup de bonté, un grand oubli de s
guident mystérieusement vos pensées, vos actes, v
paroles, et surtout que vos élans, votre foi incorr
gible, et tout ce qu'il y a de spontané, de générev
en vous, ne vienne pas se glacer au contact de c
deux mortels ennemis du bonheur: l'Ironie et
Pessimisme.

* * *

J'ai lu l'album des "Confidences" des *Annale*
et les malices que nombre d'auteurs célèbres y o
glissées. Ils se sont divertis à noter les travers d
notre époque et à les donner comme formules d
bonheur. C'est une critique spirituelle de nos mœur

Vous vous rappelez la question:

"Quelle est la qualité qui, en notre siècle, assur
le bonheur?"

Ecoutez le joli chapelet de réponses:

La Bassesse, dit Georges de Porto-Riche;

L'Effronterie, assure Gyp;

Le Mépris, avance Henry Bordeaux;

Le Snobisme, remarque J.-H. Rosny, aîné;

La Sottise béate, affirme Georges Cain;

La Muflerie, déclare de Féraudy;

L'Intrigue arrogante, constate Paul Adam;
Le Toupet, décrète André Lichtenberger;
La Misanthropie, glisse discrètement André Beaunier; L'Egoisme inconscient, conclut le Bonhomme Chrysale.

Jamais, bien entendu, aucune de ces "qualités" n'a permis de rencontrer ne fût-ce que l'ombre du bonheur. Mais ce sont les moyens par quoi quelques arrivistes d'aujourd'hui essaient d'y atteindre.

La violence de leurs appétits; la férocité avec laquelle ils montent à l'assaut; l'âpreté qu'ils mettent à disputer une miette de gloire, un bout de faveur et quoi que ce soit appartenant au voisin, les jettent dans cette erreur extravagante de croire qu'au bout de la conquête, même déloyale, surgit le bonheur : cela, c'est à faire pitié...

* * *

Le bonheur, vrai, tendre, intime, repose sur l'estime de soi, sur la confiance dans ses amis, sur une sorte de discipline morale très forte, et sur l'amour instinctif des autres. Il est quelque chose comme une santé de l'âme..., et je ne l'imagine point sans courage, sans une sérénité bienveillante, sans cette activité toujours en éveil qui va joyeusement plus haut, plus avant, si rude que soit la montée.

Ce n'est pas en obéissant à son égoisme, à son amour-propre, qu'on grimpe aux sommets charmants du Bonheur. Le grand but, c'est la joie qu'on donne, et, par un juste retour, il vous revient la meilleure part des biens jetés si largement...

Comme l'écrivait Gustave Le Bon, les sentiments sont la base de l'existence. Le jour où le dévouement, la pitié, l'amour et les illusions qui nous mènent seraient remplacés par la froide raison, tous les ressorts de l'activité se trouveraient brisés. Il n'y aurait plus de bonheur.

Et c'est parce que le bonheur est surtout une

espérance,—une espérance réalisable, mais non réalisée encore,—qu'il faut l'ardeur de la foi pour l'animer...

L'Ironie détruit l'espérance, le Pessimisme la renie...

Du bel oiseau bleu, du rêve charmant du bonheur, ces deux mégères ne laissent rien subsister, qu'un fantôme sans prestige, sans durée, sans force..., leur action est néfaste...

La vie, justement, est toute chaleur, tout mouvement, toute passion. On ne l'imagine point sans soleil, sans orages, sans printemps et sans automne.

Or, le bonheur est comme la vie, ou plutôt, c'est la vie même, et quand je vous dis: que le bonheur soit en vous..., j'entends, par là, que vous trouviez dans votre cœur assez de courage, de bonté, de gaieté, d'enthousiasme, d'énergie, de résignation, de simplicité, d'optimisme, pour "être heureux," selon le mot délicieux d'Henry Roujon.

Le bonheur, c'est le génie des gens qui savent aimer; ils font jaillir du bonheur de partout, de leur cervelle, du fond de leur âme tendre, de leur esprit en mouvement. Ils en créent, ils en dispensent d'un geste royal; ils sont heureux parce qu'ils cherchent à répandre du bonheur autour d'eux.

Que le bonheur soit avec vous!

———o———

CHARITE ET PROGRES

Entreprendre mille travaux, subir mille fatigues pour acquérir la richesse et ne pas la consacrer à de généreux sacrifices, à d'honorables magnificences, à des œuvres de charité et de progrès, c'est affronter les périls et les gouffres de l'océan pour y pêcher des coquilles dont on ne sait pas extraire les perles.

A LA RECHERCHE DE L'OR

I

LE YUKON

L'impérieux besoin de s'entourer de bien-être et de luxe est le cachet spécial de notre époque. Seuls, ceux qui possèdent la fortune sont enviés, et les autres regardés généralement comme une quantité négligeable.

Il semble que le *summum* du bonheur soit d'atteindre la fortune.

Ce n'est pas seulement une nation qui est possédée de ce désir ardent, le monde entier est en proie à la fièvre de l'or.

Aussi, lorsque dans le courant de l'année 1897, on apprit que des gisements aurifères considérables avaient été découverts dans l'extrême nord de l'Amérique, sur les bords d'un fleuve, le Yukon, et l'un de ses affluents, le Klondyke, ce ne fut plus une fièvre, mais un délire, une folie qui s'empara des esprits.

Elle s'accrut encore à la nouvelle que les 68 premiers mineurs, qui avaient eu le courage de pénétrer au sein de ces solitudes glacées, sous la longue nuit du pôle, risquant mille fois leur vie dans des dangers de toute nature, venaient d'arriver à San-Francisco, où on leur avait versé à la Monnaie, en espèces sonnantes la somme fabuleuse d'une tonne et demie d'or contre les pépites qu'ils rapportaient comme preuve irrécusable du succès de leur entreprise.

Pendant longtemps, on avait ri des récits des Indiens de la côte ; maintenant la foi la plus entière remplaçait l'incrédulité ancienne.

Les imaginations se montèrent, on ne pensa

plus aux dangers, aux privations, à la mort qui gu
le mineur à chaque détour de sa longue étape; on
vit que le résultat probable, ou possible, de cette
pédition lointaine, hérissée de mille difficultés. La
compense apparaissait flamboyante comme le m
brillant à la poursuite duquel chacun allait se ru

De l'or, il y en avait, et beaucoup.

De tous côtés, les miséreux accoururent.

Il s'agissait dorénavant de ne plus se laisser
vancer; il fallait garder la place, afin d'arriver
premiers dans cette contrée merveilleuse, Eldora
étincelant, où, sembiait-il, il n'y avait qu'à se bais
pour ramasser les précieuses pépites.

Des caravanes s'organisèrent par la voie d'e
et par celle de la terre.

Les steamers amenaient plusieurs fois par
maine, non seulement des habitants des différen
parties de l'Amérique, mais de la vieille Euro
dont grand nombre d'enfants n'ayant pu réussir s
le sol de la mère-patrie, voulaient voir si la fortu
cette capricieuse déesse, leur serait plus favorable
ces lieux où elle paraissait distribuer ses faveu
avec tant de libéralité.

C'est à la suite d'une de ces caravanes que no
allons nous engager. Le lecteur fera comme no
cette route, vrai Calvaire, où presque chaque p
pourrait être marqué d'une croix. Il verra, si av
le courage, la force, la persévérance qu'il faut d
ployer à chaque instant, ces explorateurs audacie
n'auraient pas pu, en restant dans leur pays, se pr
curer la fortune au prix de bien moindres effor
car, il est certain que l'énergie dépensée sur cet
terre inhospitalière suffirait à donner cette aisanc
cherchée si loin du foyer paternel.

II

TERRE DE DÉSOLATION

Douze cent cinquante lieues séparent Montréal de Dawson City, cette jeune capitale du pays de l'or.

L'époque la plus favorable pour prendre la voie de terre, en faisant l'ascension du Chilkoot, montagne éblouissante de neige, est le mois de mars; c'est en juin, juillet, août et septembre qu'on peut efficacement se livrer à l'extraction du métal.

Bien que très suivie, cette route ne laisse pas d'être dangereuse et fatigante.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur le pays.

L'Alaska occupe une superficie de 600,000 milles carrés, dont 40,000 milles seulement sont considérés comme terrains aurifères.

Ce vaste territoire n'était habité jusqu'ici que par quelques tribus disséminées d'Indiens chrétiens, et les employés et les chasseurs de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Son climat est un des plus rigoureux du globe. Pendant l'hiver, dont la durée est d'environ neuf mois, le thermomètre tombe parfois à 56 degrés centigrade au-dessous de zéro ; la nuit polaire ajoute encore sa tristesse.

Le printemps, l'été et l'automne se fondent ensemble pour ne faire qu'une seule saison de dix à douze semaines. La chaleur devient alors excessive et d'autant plus pénible qu'elle a succédé rapidement au froid.

Le sol ne dégèle jamais complètement, et, dans la mousse épaisse qui le recouvre, s'épanouissent des fleurs aux couleurs vives, mais privées de parfum. On voit, sur cette latitude glacée, réchauffée momentanément par un soleil ardent, les plantes de nos pays, tels que roses, pavots, saxifrages, etc.

Les arbres sont peu nombreux et consistent
tout en bouleaux, pins et autres conifères; enco
déboisement s'opère-t-il d'une façon rapide.
mineurs ayant continuellement besoin de bois
alimenter le feu, coupent sans pitié les arbres
bordent le Klondyke.

Quant aux chasseurs, ils se trouvent dans un
ritable paradis, où leurs goûts cynégétiques peu
se donner libre carrière. Le gibier à plumes abon
les renards, les martres, les lynx constituent un r
nu considérable à la compagnie de la Baie d'Hud
les ours gris et noirs sont communs, mais leur
contre est souvent funeste au chasseur qui
attaque.

A celui qui veut affronter le pays de l'or,
sieurs choses sont nécessaires.

La première, c'est d'être doué d'une santé a
robuste pour supporter un climat meurtrier; la c
naissance de la langue anglaise est également
quise.

Il faut, de plus, une avance de quelques c
taines de piastres, afin de se procuprer des ou
et des vivres pour un an, et par dessus tout,
énergie et une persévérance indomptables, car
chaque instant, on aura besoin de ces deux quali

III

VOYAGE PÉRILLEUX

Le voyage est tellement périlleux, que ce ser
folie de tenter seul l'aventure, et de vouloir trav
ser sans compagnons les passes ou défilés des M
tagnes Rocheuses.

Les chercheurs d'or se réunissent donc un c
tain nombre, dix au moins.

Chacun a ses approvisionnements: farine, la
légumes secs, aliments de toutes sortes; vêtemen

tente, outils, traineau, armes, enfin, ce qui est nécessaire à la vie, car, une fois dans l'Alaska, on ne peut rien acheter qu'en payant un prix fabuleux les moindres objets.

Les bagages d'un mineur s'élèvent généralement au poids respectable de 2,000 livres.

La caravane part de Montréal pour se rendre à Vancouver, au bord de l'Océan.

Cette première partie du voyage, la plus facile, s'effectue en chemin de fer. Des steamers attendent les arrivants dans la rade; l'embarquement se fait au milieu d'un désordre qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire; puis, l'ancre est levée, et l'on s'avance vers l'inconnu.

Un grand nombre, avec de cruelles déceptions, reviendront plus pauvres qu'en partant. Combien d'autres, plus nombreux encore, ne reviendront jamais!

Il va sans dire que ces steamers, organisés pour transporter beaucoup de passagers, ne présentent aucun comfort. L'endroit où les mineurs sont entassés pendant une traversée qui dure de cinq à six jours, est quelque chose d'horrible.

Et ils paient 35 piastres pour être enfouis dans une espèce de cage, où l'on ne mettrait pas des animaux! On se demande comment une épidémie de choléra ou de typhus n'éclate pas sur le bateau.

Selon que la troupe des chercheurs d'or traverse la passe du Chilkoot ou celle de la White, le bateau s'arrête à Dyea ou à Skaguay.

Ces deux villes, appelées dans un avenir prochain à prendre une certaine extension, ne sont pour le moment (1) qu'une agglomération de tentes et de baraques.

---

(1) Ce récit fut écrit avant 1902.

C'est ici que commencent réellement les dan
et les fatigues de ce rude chemin.

Le mineur s'y trouve avec un bagage rela
ment considérable, qu'il doit transporter; soit en
neau, avec le concours des chiens; soit en recou
aux Indiens, qui font chèrement payer leurs serv
ou bien, ce qui est fréquent, il divise ses paquet
les chargeant sur ses propres épaules, opère l'as
sion de la montagne, en se cramponnant au câbl
secours.

Parvenu au sommet, après de nombreuses
lées et venues, il remet ses colis dans le traîneau
en avant.

Le pays qu'il traverse est remarquable pa
sauvage beauté, mais les admirateurs de cette na
primitive sont rares.

Ceux que la fièvre de l'or étreint, passent in
férents devant un spectacle qui ravirait les y
d'un artiste; les scintillements des glaciers les l
sent froids. Ils ne pensent qu'aux richesses fa
leuses qui les attendent aux termes de cette lon
route parsemée de cadavres humains.

Les ouragans de neige, particulièrement re
tables, ont déjà fait de nombreuses victimes.

Le thermomètre baisse et remonte alternat
ment; après avoir suivi des sentiers de glace,
dégel survient et l'on marche dans la neige à mo
fondue. Les chiens et les chevaux ont les pieds
sang, les conducteurs jurent et les frappent, à d
aveuglés par l'ophthalmie, causée par la réverbé
tion de la neige; puis, enfin, harassés de fatigue, p
clus de froid, on débarque sur le soir au refuge
l'on passera la nuit.

Les tentes sont dressées, et les poêles chauffé
blanc corrigent un peu la rigueur d'une températ
hyperboréenne; après un repas sommaire, chac
s'enfonce avec délices dans son sac-lit, et oublie, d

un sommeil réparateur, les peines de cette dure journée, qui aura trop de lendemains semblables.

Et quand on atteint le lac Laberge, après avoir essuyé des fatigues inouies et couru bien des périls dans le passage des rapides, souvent la débâcle se produit. Les glaçons séparés les uns des autres, se culbutent et rendent momentanément impraticables une route que la baisse de la température aurait rendu si facile.

On campe alors sur les bords du lac, et dès que la glace est solidifiée, les chiens sont attelés aux traineaux et semblent voler sur cette surface unie. Le but se rapproche; toutefois, combien de malheureux ne l'atteindront pas!

La maladie en a décimé beaucoup et leurs corps, sans sépulture, restent sur le chemin. Cette vue ne décourage pas les survivants; ils continuent ce pénible voyage, et deux mois au moins après avoir quitté Skaguay, ils arrivent enfin à Dawson-City.

Mais ce n'est pas encore le terme définitif; il faut passer plus loin et gagner les plaines du Klondyke. Le chercheur d'or touche enfin à la terre promise, il espère saisir le brillant mirage poursuivi depuis si longtemps. Il espère, il croit recevoir la récompense de ses durs labeurs et de son intrépidité ; le sol glacé qu'il va fouiller avec un nouveau courage renferme l'or convoité.

IV

LABEUR PENIBLE

L'extraction, cependant, est loin d'en être facile. Quand le mineur a choisi, acheté et payé le terrain, il creuse un puits.

La terre ne dégèle jamais durant le court et brûlant été du pôle et, la mousse, les détritus de toutes sortes opposent un obstacle au soleil; il faut allumer un grand feu, enlever au fur et à mesure la

terre et le gravier, puis, les essayer, afin de s
s'ils renferment de l'or.

L'hiver entier se passe dans ce pénible labe
trou s'élargissant insensiblement. Le mois de
survient et la fonte des neiges permet aux ruiss
de quitter leur prison de glace.

Le mineur alors lave le sable retiré du pu
consacrant parfois quatorze heures par jour ;
lorsque la boue et les débris de schiste ont disp
l'or reste au fond et il peut évaluer son bénéfic

Certains *claims* ont donné des résultats ext
dinaires, mais à côté de propriétaires subitemen
riches, nous en voyons d'autres, et un grand non
hélas! qui sont aussi pauvres qu'en arrivant: le
lons aurifères ne se trouvant pas dans le lot, o
s'y montrant qu'en de faibles proportions, tout
recommencer.

Il faut s'armer de courage et de patience, c
ser de nouveaux puits, et parfois, ne pas obteni
résultat meilleur.

Heureux encore, quand la maladie, et sur
le scorbut, ne vient pas compliquer une situation
jà si pénible, et coucher à jamais sur cette terre
cée celui qui était parti avec l'espoir d'y trouve
richesse!

Quand la malchance continue à poursuivr
mineur, que les provisions sont épuisées et qu'il
plus d'argent pour en acheter d'autres, il lui r
encore la ressource de s'engager sur d'autres *clai*
dont les propriétaires ont été plus favorisés, et
louer ses services au prix de dix piastres par jo
quelquefois plus.

Il reprend alors pour le compte d'autrui le
travail qui ne lui a pas réussi ; puis, un jour, hâ
épuisé, il montera sur l'un des bâtiments qui reto
nent vers la civilisation, et il trouvera comme co

pagnons de route un grand nombre de malheureux aussi pauvres et aussi malades que lui.

La terre natale les recevra; mais, que donnera-t-elle à ces enfants prodigues? Ils auraient pu, en restant sur son sol, en dépensant beaucoup moins d'énergie, acquérir cette aisance cherchée si loin, et qui s'est constamment dérobée devant eux.

Voilà l'enseignement qui découle naturellement d'un voyage aux mines d'or du Klondyke: les autres y laissent, avec leur santé, le petit avoir des vieux parents.

Sans doute, il est une ambition légitime et permise: celle d'améliorer sa situation; tout homme de cœur la ressent, mais il peut atteindre ce but sans quitter le pays où la Providence l'a fait naitre.

Il n'a qu'à employer son intelligence et ses forces à un travail dont Dieu bénira les efforts et les résultats.

J. DE VILLIERS.

LA CHANSON DU CERISIER

Au printemps, le bon Dieu dit:

“ Qu'on mette la table du petit ver ! ”

Aussitôt le cerisier pousse feuille sur feuille, mille feuilles fraîches et vertes.

Le petit ver, qui dormait dans sa maison, s'éveille, s'étend, ouvre sa petite bouche et frotte ses yeux engourdis.

Puis il se met à ronger tranquillement les petites feuilles, disant:

“ On ne peut s'en détacher. Qui donc m'a préparé un tel festin ? ”

Alors le bon Dieu dit de nouveau:

“ Qu'on mette la table de la petite abeille ! ”

Aussitôt le cerisier pousse fleurs sur fleurs,

mille petites fleurs fraîches et blanches.

Et l'abeille matinale l'a vu dès l'aurore, e
premiers rayons du soleil l'y conduisent.

" Allons boire mon café, se dit-elle; il est v
dans une si précieuse porcelaine ! "

Que les tasses sont propres et belles ! El
trempe sa petite langue, et, tout en buvant, s'éc

" La délicieuse boisson ! On n'y a pas épar
le sucre."

L'été vient, et le bon Dieu dit:

" Qu'on mette la table du petit oiseau ! "

Et le cerisier se couvre de mille fruits frai
vermeils.

" Ah ! ah ! s'écrie le petit oiseau, voilà
tombe bien; j'ai bon appétit; cela donnera de n
velles forces à mes ailes et à ma voix, et je pour
entonner une nouvelle chanson."

A l'automne, le bon Dieu dit:

"Enlevez la table, tous sont rassasiés."

Et le vent froid des montagnes se met à so
fler et fait grelotter l'arbre.

Les feuilles deviennent jaunes et rouges, et to
bent une à une, et le vent qui les a jetées à te
les enlèvent de nouveau et les fait voltiger dans
airs.

Voici enfin l'hiver, et le bon Dieu dit:

"Recouvrez-moi ce qui reste !"

Et les tourbillons de vent amènent les floc
de neige, et toute la nature se repose dans
sommeil.

PROVERBE

Richesse endort; paresse tue.

Entre le temps et nous, c'est à qui tuera l'aut

GUY DELAFOREST.

L'ANGELUS A LA CAMPAGNE

Pour sentir la poésie de l'*Angelus*, il faut entendre sonner cette prière au milieu de la solitude et du silence des champs.

Dans les villes, la voix de la cloche est couverte par le bruit des chars et des voitures, les cris de la rue et cette rumeur confuse qui s'élève toujours du sein des grandes agglomérations d'hommes. On a besoin de prêter l'oreille et d'être attentif si l'on veut, le matin, à midi et le soir, distinguer le signal sacre.

Dans les campagnes rien ou presque rien n'empêche le son de la cloche d'être entendu. L'éloignement même de l'église, en rendant ce son plus voilé et plus doux, lui donne plus de mélancolique poésie.

Serait-il entendu dans nos cités populeuses, l'*Angelus* n'y serait, hélas! guère écouté. Qui songe à Montréal ou à Québec à réciter cette prière? Les prêtres, les religieux, quelques âmes pieuses. La foule, la multitude a bien d'autres soucis: elle est à ses affaires ou à ses plaisirs.

Et pourtant comme il serait beau le spectacle de plusieurs milliers de chrétiens s'arrêtant, se signant, s'agenouillant, priant tous ensemble, remerciant Dieu d'une commune voix d'avoir donné par Marie un Sauveur au monde!

Les campagnes, certaines campagnes du moins, ont plus de foi et moins de respect humain. Il n'est pas rare d'y voir le laboureur, le moissonneur interrompre leur travail et réciter au son de la cloche du village l'*Angelus* qu'ils apprirent sur les genoux de leur mère ou sur les bancs du catéchisme.

Rien n'est beau, rien n'est touchant comme cette humble manifestation religieuse. Les larmes me sont un jour venues aux yeux en voyant un cultivateur ôter d'une main sa casquette et arrêter de

l'autre sa charrue au milieu d'un sillon, afin de
citer l'*Angelus*.

Je sais bien qu'il existe des campagnes où
sentiment religieux est aussi rare, plus rare mê
que dans les villes: c'est un fait regrettable. Pu
l'Angelus être récité aussi fidèlement qu'il est so
dans les milliers de paroisses de notre catholi
province.

J. G.

LES ROGATIONS

Si, dans les capitales et les grandes villes, les
lennités religieuses brillent d'un grand éclat,
Noël, si Pâques, y sont magnifiques à voir célébr
il y a d'autres journées chrétiennes qui sont plei
de charme au milieu des champs.

Parmi ces journées, il faut mettre en premi
ligne les poétiques *Rogations*; elles ont été i
tituées pour les campagnes; c'est pour que le Cr
teur y répande l'abondance que la croix d'argent
portée à l'entour des sillons.

CHOISISSEZ

Régler sa dépense sur son revenu, c'est sagess
Dépenser tout son revenu, c'est imprudence;
Dépenser plus que son revenu, c'est folie.

FRANCHISE

Si, dans les rapports avec les hommes, on ava
à ne tenir compte que de ce qu'ils pensent réellemen
on pourrait facilement s'entendre; c'est ce qu'ils fo
semblant de penser qui amène la discorde.

AU PAYS DE LA LOUISIANE

ADAPTATION

ANNOTATIONS DE P. BILAUDEAU

I

LA FAMILLE MORVILLE

Le Mississipi (1), ce grand fleuve de l'Amérique du Nord, l'un des plus grands du monde, coulait jadis en terre française. Les villes de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis indiquent assez par leurs noms que ce sont des Français et des Canadiens qui les ont établies et baptisées (2).

Ce fut peu de temps après les explorations de Joliet et du P. Marquette que Cavelier de La Salle découvrit, en 1682, l'embouchure du Mississipi (3). La Louisiane, qui possède le cours inférieur de l'immense fleuve, borde la rive nord du golfe du Mexique. Mais à l'époque du récit qu'on va lire, Louisiane voulait dire tout le bassin du Mississipi (4).

C'était une belle colonie, ce qui n'empêcha pas le misérable Louis [illegible] de s'en débarrasser. En effet, par le traité sec[illegible] Fontainebleau, le 13 novem-

---

(1) Nom qui, en langue algonquine, signifie la "Grande Eau."

(2) La Nouvelle-Orléans fut fondée par deux Canadiens : d'Iberville et son frère, de Bienville, qui étaient nés à Montréal.

(3) La Salle mourut au Texas, qui était alors une partie de la Louisiane, tué par les siens, en 1687.

(4) La Louisiane, fondée en 1718 par Ch. Lemoyne et ses fils, tous Canadiens, fut ainsi nommée en l'honneur de Louis XIV, mort trois années auparavant, et le nom s'étendit à toute la région.

bre 1762, le roi de France abandonnait la Louisia
au roi d'Espagne, son cousin (1).

La Louisiane est restée sous la domination
pagnole jusqu'en 1800. Bonaparte était le vainque
de Marengo et il était déjà difficile de lui rien refus
Il obtint de Charles IV d'Espagne la rétrocession
la Louisiane à la France. Mais le 30 avril 1803, ce
vaste contrée passait définitivement à la jeune r
publique des Etats-Unis (2).

Au temps où se passe notre histoire, c'est-à-di
vers la seconde moitié du dix-huitième siècle, l
descendants de beaucoup de familles qui avaie
quitté la France et le Canada, cette Nouvelle Franc
pour aller s'établir dans ce pays, vivaient à la No
velle-Orléans.

Un brillant officier de marine, le commanda
de Morville, s'y était marié. Obligé souvent de s'a
senter, il venait y retrouver sa femme chaque fo
que les devoirs de sa profession le lui permettaie

Cette union fut fructueuse. Dieu leur acco
da trois enfants; d'abord un fils, Robert, digne h
ritier de l'honneur et de la bravoure de son pèr
puis deux fillettes, qui étaient jumelles.

En grandissant, ces jeunes filles offrirent cett
particularité que, tout en se ressemblant, elles diffé

---

(1) Il en résulta du mécontentement et l'agitation qu
s'en suivit donna lieu à un soulèvement, en 1768, alors qu
les Louisianais réclamèrent l'indépendance. Nichola
Chauvin de la Frenière, né d'un père Canadien, et le com-
mandant O'Reilly, d'origine irlandaise, jouèrent chacun u
rôle important en l'occurence: le premier, en prêchant l'é-
tablissement d'une république, plusieurs années avant l'in-
dépendance des Etats-Unis ; et le dernier, en faisant arrête
33 insurrectionnistes, dont 6 furent fusillés, et plusieurs en-
voyés en captivité à Cuba.

(2) En retour les Etats-Unis donnèrent 15 millions de
piastres (75 millions de francs) à la France. Cet argent
dut procurer du nerf à Napoléon pour ses campagnes.

raient sensiblement. L'une était blonde comme les blés, l'autre brune comme la nuit, et leur caractère se ressentait de cette différence: autant la brune, Paula, était décidée et énergique, autant la blonde, Lucy, était timide et craintive.

II

SÉPARATION

Le temps passa.

Robert suivit brillamment la même carrière que son père; les fillettes devinrent de belles jeunes filles.

Un grand malheur les frappa alors: elles perdirent leur mère.

Cette dure épreuve les affecta douloureusement. Elles n'eurent pas le temps de se consoler, car bientôt il leur fallut envisager la possibilité d'un éloignement des lieux chéris où s'était écoulée leur enfance.

Elles ne pouvaient rester seules dans le vaste domaine familial pendant les fréquentes absences de leur père et de leur frère; il fut donc décidé, malgré leurs larmes, qu'elles quitteraient la Nouvelle-Orléans pour aller à Saint-Louis, chez une sœur de leur mère qu'elles aimaient beaucoup.

Mais le voyage offrait plus d'une difficulté.

Les routes, dans ce pays neuf, n'existaient pas. En outre, les tribus d'Indiens nomades étaient à redouter.

Des partis de chasseurs sauvages sillonnaient souvent les forêts. Avec cela que les féroces Peaux Rouges ne manquaient alors jamais une occasion de se venger des visages pâles qui les avaient dépossédés, tuant et scalpant les voyageurs sans défense.

Le commandant de Morville pensa donner à ses filles une escorte composée de quelques-uns de ses braves marins; mais son fils l'en dissuada.

— Laissez-moi, mon père, le soin de protég
seul mes sœurs. Une petite troupe passe impuném
là où une plus nombreuse attire l'attention. Je co
nais parfaitement la route que nous devons suivr
et j'ai le ferme espoir que nous arriverons à b
port.

— Oh! oui, père, s'écria Paula; laissez-no
partir avec Robert. Je n'ai aucune crainte.

— Et toi, ma Lucy? demanda le commandan
en serrant dans ses bras son autre fille.

— Oh! moi, père, dit-elle en sanglotant, je vo
drais ne pas vous quitter.

— Sois raisonnable, mon enfant. Je puis part
d'un jour à l'autre, peut-être dès demain. C'e
même ce qui m'empêche de vous accompagner. L
congé de ton frère expire dans quinze jours; je n
puis vous laisser seules ici. Votre tante vous aim
et, du reste, notre séparation sera de peu de duré
Je vous promets de quitter le service aussitôt que j
le pourrai et de venir vous reprendre alors. Je n'a
qu'un regret: c'est de ne pas pouvoir vous donne
pour guide un ami d'enfance à moi, Jacques Caro
le fils du garde-chasse de mon père. Nous avon
été élevés ensemble, il m'a suivi dans toutes me
campagnes, et ne m'a quitté que depuis mon mariag
avec votre mère. Ayant pris part alors à plusieur
grandes chasses dans la prairie, il fut séduit par cett
vie libre du désert et devint chasseur. Il paraît qu'i
a acquis une grande réputation parmi les Sauvage
qui admirent son adresse et l'ont même surnommé l
Cœur-Vaillant.

— Est-il mort, mon père? demanda Robert.

— Non, mon enfant. J'ai de ses nouvelles à d
rares intervalles. Plusieurs fois je lui ai fait dir
de venir; mais il prétend, paraît-il, qu'il ne peut plu
vivre dans l'air des villes. Ah! si je savais où l
trouver!...

La soirée se passa en projets d'avenir.

M. de Morville et son fils s'efforçaient de ramener un peu de calme dans l'esprit de Lucy; Paula les y aidait, cachant courageusement son propre chagrin.

Comme ils allaient se séparer pour la nuit, l'ordre d'appareiller le lendemain au point du jour arriva pour leur père et renouvela les pleurs.

On ne dormit guère cette nuit-là dans la maison en deuil: les pauvres jeunes filles allaient se trouver deux fois orphelines.

Elles le comprirent surtout en voyant le vaisseau quitter majestueusement le port pour gagner la pleine mer: d'un même mouvement elles s'agenouillèrent pour implorer l'Etoile de la Mer et lui demander de protéger leur père.

III

LE DEPART

Cependant tous les préparatifs du départ étaient terminés. Robert, pensant qu'il valait mieux éviter les routes frayées, avait décidé qu'on voyagerait à cheval; ses sœurs, excellentes écuyères, n'y virent aucun inconvénient.

Ils n'emportaient pas de bagages ; ceux-ci devaient être expédiés avec un convoi militaire qui partait sous peu pour Saint-Louis.

Les jeunes filles, maintenant que leur père n'était plus là, n'éprouvaient aucun regret de quitter la Nouvelle-Orléans.

Comme ils se mettaient en selle, le cœur un peu serré, la plus grotesque des apparitions vint frapper leurs regards; c'était un bizarre cavalier à la face glabre, un long nez retroussé comiquement, coiffé d'un tricorne déformé sous les ailes duquel apparaissaient deux bons yeux d'enfant, naïfs et étonnés.

Une longue souquenille, trop large pour lui, l'enveloppait comme une robe et tombait piteusement le long des flancs d'un vieux mulet qui, par une bizarre similitude, ressemblait à son cavalier, tellement il était long et maigre.

— Eh! Daniel! s'écria Robert, où allez vous donc ainsi? Comment! vous voilà monté sur la Grise, la vieille porteuse de choux. Je croyais que vous aviez peur des chevaux.

— Ah! maître Robert, dit une petite voix flûtée qui paraissait déplacée dans la bouche de ce grand corps, ce n'est pas un cheval, c'est une mule.

— Je le sais bien, mais cela ne me dit pas où vous allez en cet équipape.

— Mais je vous accompagne, vous et ces demoiselles, répartit le pauvre homme en devenant rouge comme une pivoine.

Malgré leur tristesse, les jeunes filles partirent d'un éclat de rire fou: l'idée de voir le vieux Daniel, le souffre-douleur de leurs jeunes années, avoir la prétention de suivre leurs chevaux en ce singulier équipage leur parut tellement extravagante qu'elles ne se calmaient un instant que pour recommencer de plus belle. Robert lui-même partageait leur gaîté.

—Oui, oui, riez, dit philosophiquement le bonhomme, moquez-vous de votre pauvre "bonne," comme vous m'appeliez autrefois quand je vous faisais jouer! Vous n'aurez certainement pas le cœur de m'empêcher de vous suivre. Tenez, sans moi vous auriez oublié ce que j'ai là dans un sac: votre livre de poésies nouvelles, mademoiselle Paula; votre écharpe brodée, mademoiselle Lucy; votre nœud d'épée, monsieur Robert.

Les jeunes gens, touchés, se regardaient, émus et souriants.

— Allons, viens, dit Robert. Mais je t'avertis

que nous irons vite et que nous te laisserons sans doute en route, toi et la Grise.

— C'est à voir ! répondit Daniel tout heureux de la permission accordée, et dont la monture se mit à trottiner derrière celles de ses jeunes maitres.

Le jeune officier modérait leur allure, ne voulant pas fatiguer ses sœurs et sachant du reste qu'il n'y avait rien à craindre dans les environs immédiats de la ville.

Daniel fit bonne contenance, se laissant cahoter par sa vieille mule, et sachant se rendre utile par mille petits soins dont les jeunes filles le récompensaient d'un doux sourire. Elles avaient toujours vu autour d'elles cette figure fallotte, et étaient habituées au dévoûment de ce pauvre être, que le père de leur mère avait recueilli dans les ruines fumantes d'un cabane incendiée par les Peaux-Rouges. L'enfant tenait encore dans ses petits bras le cou d'une femme morte, sa mère sans doute, dont les sauvages avait enlevé la chevelure, et près d'eux, un autre cadavre, celui du père, avait subi la même mutilation.

Ce sont probablement ces horribles scènes qui avaient détraqué le cerveau de l'enfant, faisant de lui un être bon, dévoué, mais incomplet. Il était attaché à la famille de son bienfaiteur comme le chien l'est à son maître.

IV

L'ALERTE

La seconde journée s'annonça aussi tranquille que la première, et Robert se félicitait de cette heureuse chance, quand il lui sembla tout à coup entendre un bruit presque imperceptible, comme si quelqu'un suivait leur marche, s'arrêtant quand la caravane s'arrêtait, se remettant en marche en même temps qu'elle.

L'inquiétude le prit, non pour lui, mais pour s sœurs. Il savait avec quelle adresse les Peau Rouges suivent une piste, et avec quelle férocité traitent les blancs qui tombent dans leurs embu cades. Il redoubla d'attention et de précaution sans toutefois rien dire qui pût donner l'éveil au jeunes filles; il serait bien temps de les avertir quan le danger serait là. Seulement il leur demanda de n parler qu'à voix basse, " par mesure de précaution ajouta-t-il.

Cela ne les alarma pas.

Au bout d'une heure, Robert, n'entendant plu rien, conseilla un temps de galop, afin de sortir a plus tôt de cette zone de forêt où, si l'on peut se ca cher, on peut aussi être surpris. Mais alors une voi lamentable s'éleva: c'était celle du pauvre Danie ... malgré sa frayeur, cherchait à exciter sa mon ture, et n'y parvenant pas, criait miséricorde.

—Ah! maître Robert, vous ne m'abandonnere pas aux Sauvages et aux bêtes féroces! Et vous, ma tresses, ayez pitié de votre pauvre " bonne."

Robert, impatienté, lui intima l'ordre de se taire ajoutant:

—Tu veux donc prévenir les Peaux-Rouges?

—Hélas! maître, dit tout bas Daniel, il y en un qui nous suit depuis le matin, et je ne savais com ment vous prévenir, c'est pour cela que j'ai crié.

—Où est-il? demanda le jeune homme sur l même ton.

—Il était à notre hauteur il y a cinq minutes répondit Daniel.

—Sont-ils plusieurs?

—Je ne crois pas.

—C'est bien. Nous continuons notre route; mai il est convenu que dès que tu le verras encore, t m'avertiras.

—Mais je le mettrai sur ses gardes, alors?

— Non, car, pour m'avertir, tu le moucheras. Tu sais, qu'enfants, nous l'appellions la trompette du jugement dernier.

Et piquant des deux, Robert rejoignit ses sœurs qui s'étaient arrêtées pour l'attendre.

— Ne faites aucun mouvement, leur dit-il, mais écoutez-moi. Un rôdeur nous espionne; il est possible que je cherche à l'atteindre à un moment donné; vous resterez alors avec Daniel, attendant mon retour.

Paula releva vaillamment la tête; Lucy pâlit. Robert cachant son inquiétude, se mit à rire.

— Espériez-vous donc n'avoir aucune alerte en route ? leur dit-il. Allons, bon courage, et du sang-froid!

Vers le milieu du jour, comme on s'était arrêté pour laisser passer les heures chaudes, tout à coup l'énorme nez de Daniel se mit à chanter avec fracas, et Robert, aussitôt debout, vit que les entraves de son cheval venaient d'être coupées, et que le noble animal semblait résister à une force invisible.

Le jeune homme bondit et aperçut un sauvage à l'air féroce et qui devait être un des chefs de sa tribu, à en juger par les plumes d'aigles qui ornaient sa tête.

Robert le saisit violemment, en s'écriant:

— Qui es-tu? Que veux-tu?

Le sauvage avait d'abord plié sur ses jarrets tant l'agression avait été soudaine; mais c'était un homme d'une force herculéenne: d'une secousse il se fit libre, sauta sur le dos du cheval de Robert sans toucher à l'étrier, et malgré les bonds de l'animal qui ne reconnaissait pas son maître, le força à un galop échevelé.

Robert resta un moment abasourdi, tant la scène avait été rapide. Une colère folle le secoua bientôt. Que faire maintenant?...

Il y avait autant de danger à retourner en arrière qu'à continuer la route en avant. Ses sœurs étaient aussi stupéfaites que lui.

Le jeune officier, comprenant qu'il devait l'exemple du courage et de la force d'âme, se remit le premier, et affectant une tranquillité qu'il ne ressentait pas:

— Voilà, dit-il, un gaillard qui avait besoin d'un cheval. Il m'a mis à pied, mais il a une mauvaise figure; j'aime mieux le savoir loin que près de nous. Ce qui me chagrine le plus, c'est qu'il m'a volé aussi mon fusil, qui était attaché à l'arçon. Heureusement que j'ai mes pistolets.

— Comment vas-tu faire maintenant? questionna anxieusement Lucy.

— Si monsieur Robert veut la Grise?... dit alors Daniel avec une touchante naïveté.

L'idée parut si comique aux jeunes gens qu'ils ne purent s'empêcher d'échanger un sourire.

—Non, mon bon Daniel, je te la laisse. J'escorterai mes sœurs à pied. De cette façon tu es sûr de ne pas être abandonné en route.

V

LA SURPRISE

Vers le soir de cette journée mouvementée, la petite caravane arriva sur le bord d'une rivière, affluent du Mississipi. Il fallait la traverser, si l'on ne voulait pas s'écarter de la direction vers le Nord. L'embarras des jeunes gens fut grand: ils ignoraient s'il y avait un gué; du reste le cours d'eau roulait sur d'énormes roches, et les rives qui surplombaient étaient abruptes et de difficile accès.

— Avant tout dormons, dit Robert, c'est-à-dire que je vais veiller pendant que vous dormirez, car mon voleur de cheval n'est peut-être pas encore très loin.

— Non, mon frère, dit Paula avec fermeté; tu dois être très fatigué de la marche dans les broussailles; c'est moi qui veillerai: tu sais que tu peux avoir confiance.

Robert refusa d'abord, mais il avait réellement grand besoin de repos, et bientôt son souffle régulier annonça qu'il avait perdu la conscience des choses. Les chevaux étaient attachés tout près d'eux, et Lucy, la tête appuyée contre l'une des selles dormait également.

Paula songeait, et sa rêverie ne devait pas être gaie, car à plusieurs reprises elle soupira, tout en sondant du regard les alentours du campement.

— Maîtresse, dit tout à coup Daniel à voix basse, je ne dors pas, je veille avec vous.

Et cet humble dévouement parut doux à la jeune fille.

Vers minuit une sorte de torpeur s'empara d'elle: toute éveillée elle fit un rêve étrange. Il lui semblait voir un corps brun se glisser comme un serpent le long des chevaux, puis venir vers Lucy, se pencher...

Alors sous l'empire d'une terreur épouvantable, elle cria comme on crie dans le cauchemar. Son frère se trouva debout au même moment et Lucy, bouleversée, crut à une attaque.

— Non, non, ce n'est rien, lui dit Paula; j'ai rêvé, je pense. Je voyais un monstre s'approcher des chevaux, puis de toi.

— Les chevaux, dit Robert, qui depuis son aventure veillait sur eux avec un soin jaloux, ils sont bien tranquilles : les voilà couchés tous les deux... Trop tranquilles même, s'exclama-t-il après les avoir flattés de la main. Grand Dieu! ils sont morts...

En effet une large blessure au cœur, par où leur sang achevait de couler, se voyait béante et révélatrice à l'aide d'un rayon de lune.

VI

LA CAPTURE

Le jeune homme prit sa tête à deux mains, cherchant à se remettre de sa stupeur. Paula, elle, secouée par un tremblement dont elle n'était pas maîtresse, se redisait:

—Ce n'était pas un rêve !

Le pauvre Daniel s'injuriait:

—Paresseux ! pourquoi as-tu dormi plutôt que de veiller! C'est comme cela que tu as soin de ces enfants!

—Allons ! dit Robert, il est évident qu'un ennemi nous poursuit. Il aurait pu nous tuer comme ces pauvres bêtes ; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas eu le temps, ou qu'il a intérêt à ménager notre vie. En tout cas, je suis armé, se dit-il en lui-même, et ils devront l'acheter chèrement.

—Ah! dit plaintivement Lucy, si nous avions seulement Cœur-Vaillant pour t'aider!

Dans le danger, elle se rappelait l'ami dont leur avait parlé leur père.

S'étant un peu écartés des chevaux morts, les jeunes gens et Daniel tinrent conseil. Il fut convenu qu'on chercherait à rejoindre le cours du Mississipi, où peut-être on trouverait une barque pour remonter le fleuve ; car il était impossible à deux jeunes filles délicatement élevées de faire la route à pied, même en montant alternativement sur la Grise, comme on l'avait décidé.

Au point du jour on se mit donc en route pour suivre le cours de la rivière. On avançait lentement. Robert ouvrait la marche soutenant celle de ses sœurs qui allait à pied; l'autre était sous la garde de Daniel, qui conduisait la Grise.

Robert se rassurait un peu, se disant que si l'on avait voulu leur mort, on n'aurait pas attendu si

longtemps. Hélas! il ne comprit que trop tôt pourquoi l'ennemi avait attendu.

Sûr maintenant qu'ils ne s'échapperaient pas, le voleur du cheval était allé retrouver quelques hommes de sa tribu qui campaient dans le voisinage, et à peine les premières ombres du soir tombaient-elles, que leur cri de guerre retentit, cri horrible qui porta l'effoi dans le cœur des jeunes filles et du pauvre Daniel.

Robert, tirant ses pistolets, s'apprêtait à défendre ses sœurs, se demandant avec angoisse ce qu'elles deviendraient, s'il mourait avant elles, lorsqu'une vingtaine de Peaux-Rouges, bizarrement tatoués et portant à leur ceinture des chevelures enlevées à des faces pâles, semblèrent surgir du sol même, car ils s'étaient cachés derrière de grosses roches et bondirent sur Robert et Daniel, qui furent immédiatement mis hors d'état de pouvoir faire aucun mouvement.

Quant aux jeunes filles, on se contenta de leur lier les pieds et les mains et elles furent jetées en travers sur le dos de la Grise. Quatre hommes prirent les deux prisonniers, et toute la troupe disparut. Nul n'aurait pu dire ce qui s'était passé dans ce coin retiré, où seules les herbes froissées parlaient de lutté et d'embuscade.

Cependant un homme de haute stature sortit lui aussi des roches et parut contempler avec attention le lieu de la rencontre. A sa peau bistrée, ainsi qu'à quelques détails de son costume, on l'eût facilement pris pour un Indien.

Une froide décision se lisait dans ses traits énergiques.

Suivant l'habitude de ceux qui vivent seuls, il se mit à monologuer:

— Où ce gueux de Jaguar les emmène-t-il? Dire que je les suis depuis hier et que tout à l'heure je

l'avais au bout de mon fusil ! Oui, mais je risquais de tuer la jeune fille blonde qui a prononcé mon nom... Qui est-elle?... Je le saurai.

Et il entra dans le taillis comme un homme à qui toutes les routes de l'immense forêt auraient été familières.

VII

PLUTÔT MOURIR

Après une course désordonnée qui dura une partie de la nuit, le Jaguar (puisque c'est ainsi que s'appelait le chef de la troupe) fit faire halte. Les hommes qui s'étaient relayés pour porter les prisonniers les déposèrent sur le sol. On détacha les jeunes filles à moitié mortes de fatigue et de peur, et on les coucha plus doucement sur un lit de mousse.

La pauvre Grise, que l'on avait forcée à courir en la frappant sans pitié, semblait n'avoir attendu que ce moment: elle tomba pour ne plus se relever; ses yeux mourants s'attachèrent encore sur les jeunes filles, qui de tout temps, l'avaient habituée à des caresses et à des gâteries; car lorsqu'elles étaient enfants, c'était la Grise qui les promenait sur son dos dans le vaste domaine de leur mère. Paula, qui revenait à elle, vit l'agonie de la pauvre bête et son cœur se gonfla.

Les Peaux-Rouges paraissaient très excités, contre leur habitude; ils causaient tumultueusement et ne semblaient pas d'accord.

Les prisonniers ne tardèrent pas à comprendre de quoi il s'agissait, car on les délivra de leurs liens et chacun d'eux fut attaché au tronc d'un arbre. Il était évident que les sauvages, les trouvant embarrassants, voulaient se défaire d'eux, tout en se donnant l'agrément du poteau du supplice.

Robert et ses sœurs savaient avec quel épouvantable raffinement de cruauté les Peaux-Rouges mar-

tyrisent leurs prisonniers; cependant ils firent bonne contenance, invoquant en leur cœur le Dieu Tout-Puissant, qui peut à son gré renverser les projets des méchants.

Le jeu sanglant allait commencer. Il s'agissait pour les sauvages de lancer leur hache dans le tronc des arbres, aussi près que possible de la tête des prisonniers, de manière à faire sentir à ceux-ci le vent produit par le passage de l'arme. On comprend que la mort ou une blessure grave est le résultat de la moindre maladresse.

Lucy, ployant sur ses jambes, semblait suspendue à l'arbre; les bras pendant, la tête penchée, les mains agitées de légères convulsions, on eût dit une liane à moitié brisée.

Tout à coup le Jaguar, faisant signe qu'il allait parler, s'avança de quelques pas et dit en mauvais français:

— Le Jaguar est un grand chef; il a des quantités de chevelures pendues à son wigwam (sorte de cabane); sa femme sera honorée. Si la fille aux cheveux d'or veut être sa femme elle ne mourra pas, ni ses compagnons non plus.

Ce fut Paula qui prit la parole: — Jamais, dit-elle, je n'accepterai la vie, s'il faut la payer de ce prix.

—Certes non, fit Robert. Crois-tu, misérable, que j'y consentirais.

— Que dit la fille aux cheveux d'or? répéta imperturbablement le Peau-Rouge.

Lucy avait enfin compris, et se redressant:

— Non, non! Il vaut mieux mourir ensemble.

Plus prompte que l'éclair, la hache du Jaguar partit et vint frapper le chapeau de la jeune fille qui avait instinctivement baissé la tête; ce fut ce qui la sauva.

VIII

CŒUR-VAILLANT

En ce moment précis, comme toutes les haches se levaient à leur tour, un ours énorme sortit de derrière un arbre, se dandinant en marchant sur ses pattes de derrière et faisant des contorsions tellement bizarres, que les sauvages, frappés de stupeur, s'arrêtèrent. Ils crurent que le malin esprit avait pris cette forme pour leur jeter un sort; car il n'est pas de fausse religion qui n'ait ses superstitions.

Cependant l'un d'eux, voulant faire l'esprit fort, leva sa hache sur le nouveau venu. Mais un grognement terrible le fit reculer; puis l'ours vint se coucher aux pieds des visages pâles. C'était plus qu'il n'en fallait. Les Peaux-Rouges quittèrent aussitôt la place au plus vite, abandonnant leurs prisonniers.

Ceux-ci n'en étaient pas beaucoup plus rassurés.

— Cet ennemi ne vaut guère mieux que les autres, fit Robert à voix basse.

Un rire sourd lui répondit. L'ours étendit sa patte armée d'un coutelas et coupa les liens qui retenaient les captifs. Ceux-ci, muets d'étonnement, se demandaient en vain le mot de cette énigme, lorsque l'ours, étant allé inspecter les alentours, revint près d'eux, et, rejetant le masque qui lui avait si bien servi, leur montra la tête énergique de l'homme qui, en parlant de Lucy, avait dit: "La jeune fille blonde a prononcé mon nom." Du reste il se présenta lui-même:

— Je suis celui que les Peaux-Rouges (j'entends ceux qui sont honnêtes) appellent le Cœur-Vaillant. Vous avez parlez de moi, hier. Qui êtes-vous ?

— Les enfants du commandant de Morville, répondit Robert avec élan, pendant que ses sœurs s'emparaient des mains du rude chasseur.

Ce fut un heureux moment. On se sentait en sûreté maintenant sous la protection de ce hardi coureur des bois.

— Comment j'ai eu l'idée de faire l'ours? dit-il à une question de Paula. Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Les Peaux-Rouges croient aux sorciers; ceux-ci ne croient guère qu'au diable et tâchent de se faire craindre par divers déguisements. L'un d'eux a imaginé celui-ci et trompait tout le monde. J'ai découvert la ruse et hier soir je suis allé lui emprunter son déguisement en le menaçant de divulguer sa supercherie. Du reste, je joue mieux l'ours que lui, ajouta le chasseur avec une naïve fatuité.

Mais il fallait s'éloigner le plus tôt possible. Les jeunes gens, suivant leur guide, et suivis eux-mêmes par Daniel, arrivèrent rapidement au bord d'un cours d'eau encaissé entre des rochers escarpés, dont l'un surplombait. Un canot y était attaché. Cœur-Vaillant y fit entrer d'abord les deux sœurs, pendant que lui et Robert, les pieds dans l'eau, maintenaient la frêle embarcation; puis les deux hommes y prirent place ainsi que Daniel, qui, du haut de la berge, avait surveillé d'un air amusé les péripities de l'embarquement.

Les rochers des rives étant surmontés de grands arbres, le canot semblait passer sous une voûte de verdure. Lucy en fit la remarque.

— Oui, oui, dit Cœur-Vaillant, c'est un chemin qui marche et qui ne laisse pas de traces. Béni soit Dieu qui m'a permis de sauver les enfants du commandant de Morville!

Quelques jours après il étaient à Saint-Louis où les jeunes filles retrouvèrent une famille.

Quant à Robert, il lui fallait revenir à la Nouvelle-Orléans, son congé finissant. Il fut convenu que Cœur-Vaillant l'accompagnerait. Ils prirent la

même voie, et comme on descendait le courant, on alla beaucoup plus vite.

IX

UNE DÉLIVRANCE

Arrivés à peu près à mi-chemin:

—J'ai une furieuse envie, dit Cœur-Vaillant, de régler mon ancien compte avec le Jaguar; en êtes-vous, lieutenant?

L'idée sourit à Robert; mais il objecta qu'il ne pouvait s'attarder.

— Oh! c'est l'affaire de quelques heures. Son repaire est tout près d'ici dans les grottes de l'Arkansas: on dit même qu'il y fait garder par sa femme une squaw indienne, la fille d'un riche planteur dont il veut obtenir rançon. Ce dernier, fou de désespoir, m'a demandé mon aide; c'est pourquoi je suivais ce brigand, et c'est ce qui m'a permis de vous rencontrer.

Ces explications décidèrent le jeune homme. Quelques heures après, le canot abordait près d'un rapide, et l'ayant solidement amarrée, le chasseur chargea sur son épaule un paquet qu'il y avait déposé au départ.

— C'est ma défroque de sorcier, dit-il. Maintenant plus un mot!

Il revêtit en silence la peau de l'ours et l'ajusta si bien, que Robert en fut tout émerveillé.

— Oui, oui, ces Indiens sont adroits pour travailler la fourrure, dit son compagnon d'une voix si changée qu'elle en était méconnaissable; c'est qu'elle passait à travers le muffle de l'animal qui, encore armé de toutes ses dents, semblait menacer.

Puis, prenant la main du jeune homme, il le guida à travers les méandres des rochers jusqu'à une ouverture tellement bien dissimulée qu'il fallait être le chasseur pour la trouver.

—Chut ! fit celui-ci. Je ne sais si le Jaguar est là ; il ne connaît pas ce chemin, et je compte sur l'épouvante que nous lui causerons.

Robert et son guide suivirent une fissure dans les rochers et durent, à un certain endroit, se coucher à plat ventre. Tout à coup ils aperçurent une lueur qui les fit comprendre qu'ils approchaient.

Redoublant de prudence, ils arrivèrent enfin dans une excavation assez richement ornée : c'était là que le Jaguar réunissait le profit de ses vols, afin de le mettre à l'abri de la cupidité de ses compagnons. A l'aspect de l'ours, une indienne se mit à pousser des cris affreux, et une jeune fille qui lisait dans un coin, s'évanouit de peur.

A ces cris un sauvage accourut. C'était le Jaguar. D'abord terrifié, il voulut ensuite se défendre ; mais l'ours l'enserra dans ses énormes pattes avec une telle force, que Robert put facilement, en le ligotant, le mettre hors d'état de nuire. Quand il fut en tout semblable à un paquet on le déposa sur le sol.

— Maintenant, dit Cœur-Vaillant sans chercher à contrefaire sa voix, attachez aussi la squaw, afin qu'elle ne délivre pas son mari, puis prenons cette jeune fille et partons. Cette fois nous pouvons passer par la porte.

Le Jaguar écumait de rage impuissante. Sans plus s'en occuper, Cœur-Vaillant se débarrassa de sa peau d'emprunt et peu de temps après la jeune fille reprenait ses sens au fond du canot.

L'histoire dit qu'elle devint peu de temps après Mme Robert de Morville.

———o———

La paresse est une rouille qui détruit toutes les vertus.

DUPONT DE NEMOURS.

TESTAMENT BIZARRE

Louis Cartusius, jurisconsulte à Padoue, défendit dans son testament à tous ses parents et amis de pleurer à son convoi. Celui d'entr'eux qui pleurerait serait déshérité, et, au contraire celui qui rirait du meilleur cœur, serait son principal héritier et son légatare universel.

Il défendit de tendre en noir la maison où il mourrait ainsi que l'église où il serait enterré, voulant au contraire, qu'on les jonchât de fleurs et de rameaux verts le jour d · ses funérailles.

La musique devait remplacer le son des cloches; les flûtes, les violons, les tambours devaient l'accompagner à sa dernière demeure. Tous les ménétriers de la ville devaient suivre le clergé à son enterrement, en faisant retentir l'air de leurs instruments, et, en chantant " Alleluia " comme le jour de Pâques.

Son corps devait être enfermé dans une bière couverte de drap de diverses couleurs joviales et éclatantes; il voulait qu'il fût porté par douze filles à marier vêtues de vert et chantant des airs gais et récréatifs.

Les jeunes garçons et les jeunes filles qui accompagneraient le convoi, porteraient des rameaux et des palmes au lieu de flambeaux; il ne devait y avoir à son convoi aucun assistant habillé de noir, en un mot tous les signes de la tristesse devaient en être proscrits.

L'exécuteur testamentaire devait veiller à l'accomplissement absolu de ces dispositions sous peine de nullité.

Ce testament fut attaqué, mais un jugement le déclara valable.

Si la Législature de Québec eût existé, ce testa-

ment par trop original, aurait pu être modifié *ad libitum* et comme par enchantement...

Nous dirons *original*, mais il le serait moins si le jurisconsulte Cartusius avait voulut s'insurger contre la coutume contradictoire et inexplicable qui existe encore, et qui consiste à mettre les chevaux, le cocher, le corbillard, ainsi que les porteurs et les assistants en noir, tout en noir, puis à couvrir la tombe de fleurs et même d'en charger une ou deux voitures de plus.

Cartusius trouvait probablement que le noir était de trop dans un cortège à la suite de tant de fleurs, même lorsqu'on va les porter au cimetière.



LA QUARANTE MILLIEME LOCOMOTIVE

La plus grande fabrique de locomotives du monde entier, l'usine Baldwin, de Philadelphie, vient de fêter l'achèvement de sa quarante millième locomotive.

Cette importante manufacture est également l'une des plus anciennes; c'est en 1832 qu'elle construisit sa première locomotive, la millième est sortie des mêmes ateliers, en 1862, et la cinq millième en 1880. La machine numéro 10,000 a vu le jour en 1889 et le numéro 20,000 en 1912.

La progression a été, depuis lors, très rapide, puisque, dans ces onze dernières années, la Compagnie Baldwin est arrivée à doubler le chiffre de sa formidable fabrication. La moyenne actuelle de sa production est de trois à quatre locomotives par jour.

La machine numéro 40,000, qui vient de sortir des ateliers de Philadelphie, est une puissante locomotive du type "Pacifique", pesant quatre-vingt-six tonnes; elle est destinée à la remorque des trains rapides du chemin de fer Pennsylvania.

TOUTES les CROIX sont LOURDES

Un caractère envieux et mécontent est pour l'homme une cause perpétuelle de souffrances; c'est un poison jeté sur ses plus douces joies, une épine attachée à sa chaussure, et dont il sent la piqûre à chaque nouveau pas dans la vie.

Robert et Simon habitaient porte à porte depuis douze ans. Il est probable que les deux voisins auraient vécu dans une parfaite intelligence, si Simon n'avait fait un héritage venu à propos pour lui faire supporter les infirmités dont il souffrait depuis longtemps. Cet héritage était pour Robert un motif continuel de jalousie.

Toutes les fois qu'il allait payer son loyer, il répétait en grommelant que son voisin était bien heureux, qu'il était en état de solder une redevance, tandis que lui, pauvre diable, avait grand'peine à nouer les deux bouts

Robert se contenta d'abord de faire ses réflexions tout bas, et de s'adresser à lui-même ses condoléances; mais peu à peu son mécontentement s'exprima davantage, et ce fut bientôt son thème habituel et favori de conversation.

* * *

Une fois qu'il s'était arriéré pour son loyer et qu'il s'avançait tristement vers la maison de M. Duval, afin de lui faire ses excuses sur ce retard, il rencontra le voisin Simon, qui, aussi régulier qu'une horloge, venait de payer sa dette.

La seule vue de Simon faisait sur Robert l'effet d'une maladie ; aussi quand il baissa la tête en réponse au salut de son voisin, son regard ressemblait-il singulièrement à celui d'un taureau qui montre ses cornes à un chien.

Arrivé chez le propriétaire, Robert ne manqua

point d'être réprimandé. On lui cita l'exemple de Simon, qui payait toujours exactement et jusqu'au dernier centin.

—Oui, oui, murmura Robert, il y en a qui naissent la bouche pleine d'argent... Simon est bien heureux, lui, et je ne m'étonne pas que l'on paie régulièrement, quand on a fait un si bel héritage.

—Simon a fait un héritage, il est vrai, reprit M. Duval, mais ses infirmités sont une bien lourde croix, et si vous en étiez affligé, vous vous plaindriez bien davantage.

—Non pas, répondit Robert; la plus lourde croix que je connaisse, c'est d'être obligé de travailler sans cesse pour solder mon loyer.

* * *

M. Duval était un homme de joyeuse humeur, mais bon observateur. Il avait remarqué depuis longtemps l'envieuse disposition de Robert, et il résolut de le convaincre que la plus légère croix devenait bientôt pesante pour un esprit mal fait.

—Je vois, dit-il à Robert, que vous êtes parfaitement disposé à ne rien faire; eh bien! je puis vous exempter de cette obligation de travail dont vous vous plaignez si douloureusement. La croix de votre voisin Simon est bien facile à porter, dites-vous. Voulez-vous en accepter une plus légère, et je m'engage à vous tenir quitte de votre loyer?

—Mais quelle espèce de croix me mettrez-vous sur l'épaule? demanda avec inquiétude Robert, qui craignait que la proposition ne fut pas acceptable.

—Celle-ci, dit M. Duval, en prenant un morceau de craie et en traçant une croix blanche sur l'habit de Robert. Pendant tout le temps que vous la porterez, je ne vous demanderai pas un centin de votre loyer.

Robert pensa d'abord que son propriétaire vou-

lait plaisanter; mais s'étant assuré qu'il parlait sérieusement:

—M. Duval, s'écria-t-il, vous pouvez dire que vous avez vu mon dernier argent, car je suis disposé à porter une telle croix toute ma vie.

* * *

Robert sortit aussitôt e[illegible]licitant de son bonheur, et, tout le long du [illegible] il rit en lui-même de la folie de M. Duval, [illegible]adait quitte de son loyer à si bon marché. [illegible]it jamais été en si joyeuse disposition qu'au moment où il rentra chez lui: au[illegible]i, ne trouva-t-il [illegible] sur [illegible].

Comme il s'était assis [illegible] sa femme n'avait point d'abord remarq[illegible] [illegible]lanche qu'il avait sur l'épaule; mais, ayant pa[illegible]ière son mari pour remonter le poids de [illegible] à coucou, elle s'écria tout-à-coup d'une voix aigre:

—Eh ! grand Dieu, Robert, où êtes-vous allé ! Vous avez là sur le dos une croix longue d'un pied: vous venez sans doute du cabaret, et quelque ivrogne de vos amis vous aura joué ce tour pour vous donner l'air d'un nigaud... comme si vous aviez besoin d'un accoutrement ridicule pour cela! Levez-vous, et restez tranquille, que je brosse cette croix!

—Arrière! s'écria Robert, en s'écartant vivement; mes habits n'ont pas besoin de vous; allez tricoter vos bas, et laissez ma veste en repos.

—Cela ne sera point! s'écria la femme d'une voix encore plus perçante; je ne veux pas que mon mari devienne la risée du village, et dussé-je mettre en pièce votre habit, vous ne garderez point cette croix ridicule.

En parlant ainsi, la ménagère s'efforçait de brosser l'épaule de Robert; et celui-ci, qui savait que toute résistance eût été inutile, s'enfuit en jurant, et repoussa la porte après lui, avec violence.

—Quelle furie! murmura-t-il en s'éloignant; si elle avait été plus douce, je lui aurais appris quel bonheur m'était arrivé ; mais elle ne mérite pas de le savoir.

—Oh! oh? cria le vieux François, au moment où Robert tournait le coin de sa maison; qu'est-ce que cette croix blanche que vous portez sur le dos?

—Mêlez-vous de vos propres affaires, répondit insolemment Robert, en continuant sa route.

—Monsieur Robert, dit la petite Anne, la fille de l'épicier: un moment, s'il vous plait, que j'efface la grande croix que l'on vous a faite sur l'épaule.

—Allez vendre vos harengs, paresseuse, répliqua Robert, et ne vous occupez point de ceux qui passent.

La petite fille toute interdite, se hâte de rentrer dans la boutique de sa mère. Dans ce moment, Robert arrivait à la maison du boucher, qui causait sur le seuil de sa porte avec le forgeron, son voisin.

—Vous êtes l'homme dont j'avais besoin, dit celui-ci en arrêtant Robert, et il se mit à lui parler d'affaires; mais à peine avait-il commencé, que la vieille Catherine arriva, en s'écriant:

—Holà! monsieur Robert, c'est une horreur que votre dos!

Robert se détourna pour lui répondre de le laisser en repos; mais le forgeron aperçut alors la marque faite par M. Duval.

—Par le ciel! regardez, dit-il en riant; il pourrait servir d'enseigne au cabaret du Canard-Blanc.

—Je suppose, ajouta le boucher, que sa femme lui aura mis ce signe sur l'épaule, de peur de le perdre.

* * *

Robert sentit qu'il n'y avait pour lui qu'un seul moyen d'échapper aux plaisanteries; aussi se hâta-t-il de vider la place, non sans avoir traité la bonne femme de vieille sorcière et ses deux voisins de fous

désœuvrés. Mais la croix commençait à peser sur son épaule plus qu'il ne l'avait d'abord supposé.

Du reste, le malheureux Robert semblait destiné ce jour-là aux fâcheuses rencontres; car à peine eut-il fait quelques pas, qu'il se trouva en face de l'école. La classe finissait, et les écoliers s'élançaient dans ce moment sur la route, disposés à profiter de toutes les occasions d'espiègleries qui se présenteraient.

Robert fut pris d'une terrible inquiétude, et il lui semblait déjà entendre des huées s'élever derrière lui.

Ses craintes ne tardèrent point à se réaliser. A peine eut-il dépassé la porte de l'école, qu'un long cri de moquerie s'éleva, et que cinquante écoliers au moins se mirent à le poursuivre en le montrant du doigt, et en faisant voler en l'air bonnets et casquettes.

—Regarde, regarde, s'écriait l'un, il a l'air d'un mouton marqué pour la boucherie.

—Ne vois-tu pas, répondit un autre, qu'il vient de se faire croisé, et qu'il part pour la Palestine.

Et les huées et les éclats de rire de recommencer plus fort.

* * *

Robert devint pâle de colère; il se détourna comme un dogue hargneux poursuivi par des enfants, et peut-être se fût-il cruellement vengé sur ses jeunes persécuteurs, si le maître d'école, ne se fût tout-à-coup montré à la porte de sa maison.

Robert s'avança vers lui en se plaignant que la classe ne fût composée que de vauriens et d'insolents.

Le maître lui répondit doucement qu'il ne voudrait pour rien au monde encourager l'impertinence de ses élèves, mais que la croix blanche qu'il avait sur le dos pourrait faire rire des gens plus sages que des écoliers.

—Que vous importe cette croix, répliqua Robert d'un ton hargneux; mon dos n'est-il donc plus ma propriété?

Le maître d'école s'inclina en souriant, et Robert continua son chemin. Mais la croix était devenue plus lourde à ses épaules.

* * *

Il commença donc à penser qu'il ne serait point aussi facile de rester quitte de son loyer envers M. Duval.

Si tant de railleries l'accablaient déjà, que serait-ce lorsqu'on saurait la cause du bizarre ornement qu'il portait. Autant eût valu que son propriétaire lui attachât au dos une quittance générale.

Nous passons maintes autres tribulations que notre pauvre porte-croix eut encore à subir soit dans la rue, soit au cabaret, soit chez lui, de la part de sa chère moitié qui n'était pas trop endurante, ainsi qu'on l'on l'a déjà vu.

Quelque temps encore, Robert se raidit contre ces attaques par l'énergie de sa fureur. Mais enfin, il comprit qu'il n'y aurait plus pour lui de repos, ni au dehors, ni dans son intérieur, tant qu'il aurait sur le dos ce ridicule ornement.

Et, de son propre mouvement, il se mit à l'effacer.

* * *

La semaine suivante, il se rendit de bonne heure chez son propriétaire, le loyer du mois à la main.

—Ah ! ah ! Robert, dit M. Duval, dès qu'il l'aperçut, je pensais bien que vous ne tarderiez pas à vous repentir de votre marché. Ceci est une bonne leçon pour les caractères envieux et impatients qui se plaignent sans cesse de Dieu et de la vie.

Rappelez-vous à l'occasion que celui qui nous a créés a proportionné les épreuves aux forces de chacun. Ne vous plaignez plus d'être moins heureux

que les autres, car vous ne savez point ce que souffre le voisin.

Toutes les croix sont lourdes; ce qui les rend moins pesantes, c'est la patience, le courage et la bonne volonté.

———o———

RECREATIONS

———

SOLUTIONS DU VOLUME I

CHARADE No 1 — Peuplier (peu-plier).
CHARADE No 2 — Souhait (sou-hait).
CHARADE No 3 — Mercure (mer-cure).
CHARADE No 4 — Chiendent (chien-dent).
CHARADE No 5 — Chardon (char-don).

———o———

CHARADE No 6

Au pied vient mon premier;
Sur terre, mon dernier;
Dans la mer, mon entier.

———

CHARADE No 7

Mon premier est de bois;
Mon deux sort du hautbois;
Mon tout donne du bois.

———

CHARADE No 8

Mon premier peut être pronom,
Et mon second préposition:
Vous voyez mon tout dans le monde,
Mais point sur terre ni sur l'onde.

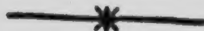
———

CHARADE No 9

On aime dans les bois entendre mon *premier*,
Titre, fleuve, cadeau: voilà mon *deuxième*,
"Contraire d'affirmer" est le sens du *troisième*,
Si mon *premier* vous gène, accusez mon *entier*.

LA FILLE DU BRIGAND

Par EUGENE L'ECUYER.



LA ville de Québec est le théâtre où se jouent toutes les scènes de ce roman, dans la première partie du XIXe sciècle. Stéphane, appartenant à une famille très honorable de Québec, rencontre, dans un mauvais hôtel où un violent orage le fait entrer, une jeune fille accompagnée de son père. C'est le coup de foudre : ils deviennent immédiatement amoureux, et d'une façon irrévocable.

Stéphane, inquiet du rang social de la jeune fille fait procéder à des investigations. Quand il apprend, par des moyens que le livre donnera, que le père d'Helmina est un brigand, il tombe dans un profond désespoir. Mais il sait que la jeune fille est vertueuse et bonne. Il l'en aime davantange, mais il redoute le refus de son père contre cette mésalliance.

Il est intéressant de connaître l'histoire de cette bande de voleurs qui répandaient la terreur dans Québec et dont Maître Jacques, le père d'Helmina, est le chef redoutable et féroce, sous une apparence de politesse et de douceur. Mais, nous apprend le livre, Maître Jacques n'est pas le père d'Helmina. Son père, à Londres depuis de longues années, l'a laissée à un protecteur qui s'est ensuite mis dans la voie du crime. Ce père doit revenir bientôt. Maître Jacques, le sachant, et ayant appris l'amour d'Helmina pour Stéphane, veut précipiter les événements afin d'épouser Helmina qu'il aime passionnément ; il s'en ira ensuite avec elle dans un pays étranger pour y vivre du fruit de son brigandage.

Comment Jacques fait enlever Helmina, quelles avances il lui fait dans la caverne des brigands, comment Helmina est délivrée par son père qui est de retour, et qui elle épouse finalement, ce sont toutes des questions dont le lecteur trouvera les réponses en lisant ce roman d'un intérêt palpitant et soutenu du commencement à la fin.

Ce livre est tout à fait moral. Il peut être mis dans toutes les mains. Un beau volume in-12 d'environ 125 pages. En vente chez tous les libraires au prix de 25 sous, et chez les éditeurs :

L'IMPRIMERIE BILAUDEAU, Limitée,

71-73 rue des Commissaires,

MONTRÉAL.



CONCOURS LITTERAIRE

PRIX DE $25, $15, $10

La littérature ne fait pas vivre son homme, dit-on. Le public et les auteurs s'accusent réciproquement. Rien ne prouve mieux qu'il y ait des torts des deux côtés.

Nous voulons donner un modeste mais sincère encouragement à nos prosateurs. Nous n'enrichirons personne, mais nous espérons réveiller des énergies, susciter des efforts intellectuels.

Toute personne peut concourir. Nous laissons le choix libre entre le conte, la légende, le récit et la nouvelle. La composition devra fournir environ 25 pages de lecture à la "Bibliothèque Canadienne" qui publiera les envois du plus grand mérite. Il est entendu que nous ne tiendrons pas compte des décalques et des adaptations. Nous voulons des œuvres nouvelles.

On devra n'écrire que sur un côté des feuilles et envoyer son manuscrit avant le 15 mai. Le résultat du concours sera connu vers le 15 juin.

Nous donnerons $25 pour la meilleure composition, $15 pour la deuxième, et $10 pour la troisième.

Envoyer les manuscrits à

L'IMPRIMERIE BILAUDEAU,

(Concours littéraire)

71-73, rue des Commissaires, Montréal.

